



HAL
open science

De Nantes à Singapour, expérience d'une alternative au tourisme : abécédaire du slow travel

Vincent Baisnée

► **To cite this version:**

Vincent Baisnée. De Nantes à Singapour, expérience d'une alternative au tourisme : abécédaire du slow travel. Architecture, aménagement de l'espace. 2016. dumas-01649099

HAL Id: dumas-01649099

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01649099>

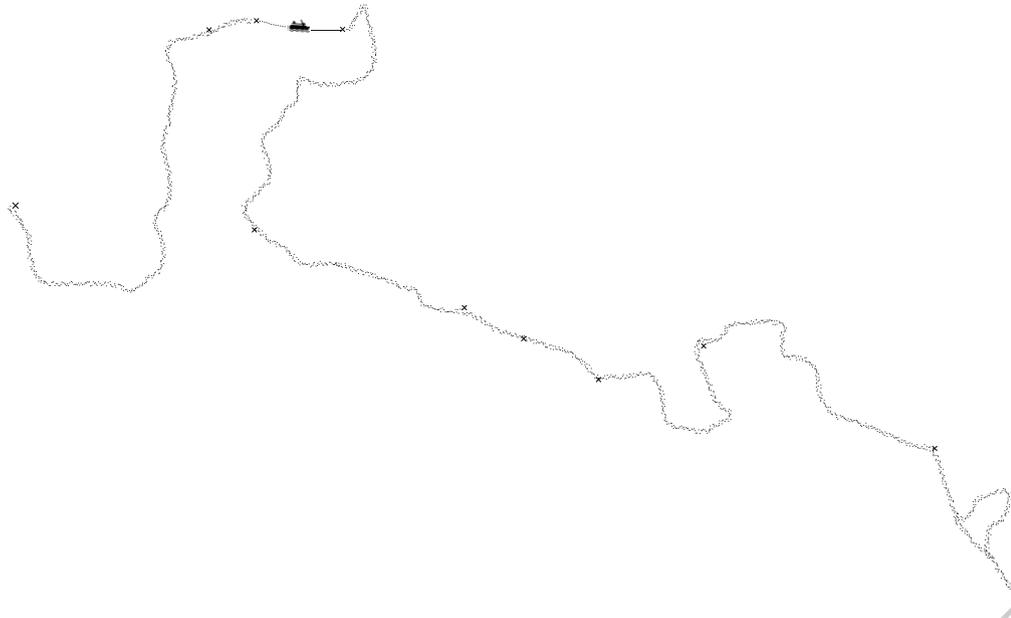
Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

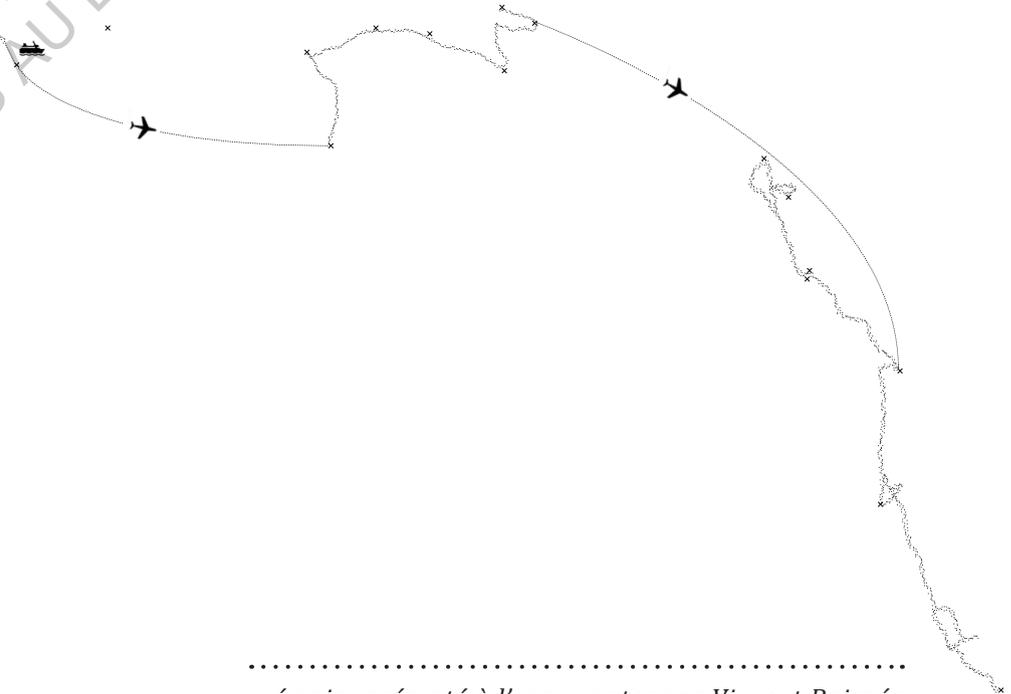


Ce mémoire fait l'éloge du *slow travel*, une manière de voyager, un mode de vie et de pensée, allant à l'encontre des pratiques touristiques actuelles. Ponctué de récits et d'analyses plus objectives, sont présentées des notions du voyage en général, parmi d'autres, propres au *slow travel*. Indétermination, errance, itinérance, lenteur, spontanéité, altérité : autant de termes, abordés afin de faire connaître un mode de voyage alternatif encore peu démocratisé.

.....
sous la direction de Frédéric Barbe

De Nantes à Singapour, Expérience d'une alternative au tourisme. Abécédaire du slow travel. • Vincent Baisnée • juin 2016

.....De Nantes à Singapour,
Expérience d'une alternative au tourisme
.....Abécédaire du slow travel



.....
mémoire présenté à l'ensa nantes par Vincent Baisnée
juin 2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

.....*De Nantes à Singapour,*

Expérience d'une alternative au tourisme

.....*Abécédaire du slow travel*

.....*Sous la direction de
Frédéric Barbe*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

..... *Remerciements*

*à Frédéric Barbe, pour son suivi, ses conseils et son ouverture,
Arthur, pour cette expérience, ces moments et ces pensées,
mes parents, pour leur soutien sans faille et leur écoute,
mes amis, d'ici, là et ailleurs.*

.....*Sommaire*.....

Préface	6
Carte	11
Abécédaire	14
altérité	16
arthur	18
autostop	20
banalisation	24
bus	26
culture-voyage	29
dégoût	31
désenchantement	33
duo	35
enfant voyageur	38
fatigue	41
film	43
géographie personnelle	46
homogénéisation	49
imaginaire	52
individualisation	54
jaipur	56
k-way	59
kafka	61
lenteur	64
liberté	66
low-tech	68
lucknow	70
marchandage	73
marcher	76
modernité(s)	78
nuit n°87	81
origine	83

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOMMAIRE AU DROIT D'AUTEUR

paysage	86
photographie	88
postures de voyageurs	90
question de genre	94
risque(s)	98
sac à dos	101
sensations	103
solo	104
spontanéité	106
temporalité(s)	109
užice	112
voyage	116
wagon	119
x	122
xinjiapo	125
yangoon	128
zahedan	131
zéphyr	133
Annexes	135
entretien avec Arthur	136
entretien avec Sophie	155
chalo	160
Bibliographie	162

.....*Préface*.....

Nous avons toujours voyagé.

Échanges commerciaux, conquêtes militaires, migrations de peuplement, explorations, pèlerinages ou voyages initiatiques, les hommes n'ont jamais cessé de parcourir le monde. Nos premiers ancêtres, nomades, en faisaient un mode de vie. Se déplaçant au gré des saisons, en quête de nourriture, avant de se sédentariser pendant la période du néolithique. Puis ce fut le temps des grandes conquêtes : les Achéménides, les Romains, Alexandre, les Mongols de Gengis Khan, ou encore les Ottomans ; celui des explorateurs : Marco Polo, Magellan, Vasco De Gama et Amundsen. À partir du XVII^{ème} siècle et tout au long du XVIII^{ème} se développe la tradition du « Grand Tour », prisé par les jeunes aristocrates européens. Ces derniers effectuent un voyage éducatif et initiatique, supposé achever leur éducation. Les destinations principales sont la Grèce et l'Italie, dont l'histoire et l'humanité sont enseignées, mais aussi la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. Ces voyages participent au développement du terme de « touriste », qui apparaît dans le courant du XVIII^{ème} siècle, et avec lui, la notion de « tourisme ». C'est au XIX^{ème} siècle que la définition du touriste s'affine. Selon le dictionnaire de la langue française, « *il se dit des voyageurs qui ne parcourent des pays étrangers que par curiosité et désœuvrement, qui font une espèce de tournée dans des pays habituellement visités par leurs compatriotes. Il se dit surtout des voyageurs anglais en France, en Suisse et en Italie* ». Les voyageurs de loisir, ces « touristes », ne représentent cependant qu'une infime part de la population. Mais en 1841, Thomas Cook organise un voyage en train entre Leicester et Loughborough auquel cinq cents militants d'une ligue de vertu antialcoolique prennent part :

c'est la première expérience de tourisme de masse. « *C'est la première fois qu'on rassemble des gens dans une gare, qu'on les compte, qu'on vérifie s'ils sont bien sur la liste, qu'on déroule un programme* » explique Marin de Viry¹. Bien plus tard, en 1937, la Société des Nations donne une définition internationale du mot « touriste », désignant « *toute personne qui, voyageant pour son agrément, s'éloigne pendant plus de 24 heures et moins d'un an de son domicile habituel* ». C'est la première fois que le touriste est défini en partie selon une temporalité. Sa définition n'aura de cesse d'être modifiée, discutée et déclinée. Pour Jean-Michel Dewailly et Émile Flament, « *un individu fait du tourisme quand il a le sentiment d'en faire* »², et selon Marc Boyer, « *le tourisme est à la fois l'action (l'art) d'être touriste et un substrat matériel* »³. Ce n'est qu'en 1993 que l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) ainsi que plusieurs organisations internationales s'entendent sur la définition suivante : « *Le « tourisme » comprend les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans les lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité* ».

Aujourd'hui le visage du tourisme a fortement évolué. Selon l'OMT le nombre de touristes dans le monde a dépassé le milliard⁴ en 2013, générant près de 837 milliards d'euros de recettes. Un business lucratif qui a rapidement conquis le monde jusque dans ses moindres recoins. Le tourisme a été,

.....

1. Bastié Eugénie, interview De Viry Marin, juillet 2014, « *Tourisme pour tous ! Comment la modernité a tué le voyage* », parut dans Figarovox.
2. Jean-Michel Dewailly et Émile Flament, *Le tourisme*, coll. « *Tourismes et sociétés* », 2000, p. 10.
3. Marc Boyer, *Histoire générale du tourisme du XVI^e au XXI^e siècle*, éditions L'Harmattan, 2005, p.5-7
4. Statistique de l'Organisation Mondiale du Tourisme.

est et sera une économie bienfaitrice pour nombre de localités, permettant le développement d'infrastructures et d'activités liées aux transports, aux commerces ou à l'hôtellerie et la restauration, un constat qui vaut pour la majorité des lieux devenus « touristiques » ces cinquante dernières années.

Cependant, comme pour toute chose, les abus sont néfastes. Nous avons profité de « l'exotisme » de ces lieux et de leurs habitants, sans ménagement, comme nous avons exploité le pétrole, dont les réserves seront bientôt épuisées. Ma question est la suivante : si l'attractivité de ces lieux prisés par les touristes était aussi épuisable ? Si nous les avons exploités et épuisés, eux aussi ?

Notre monde, dans de nombreux aspects, tend à s'uniformiser. La mondialisation, dans laquelle le tourisme prend une place privilégiée, en est la cause directe. Nos destinations préférées sont de plus en plus aménagées pour correspondre à nos modes de vies, et les investisseurs – et bénéficiaires majoritaires – ne sont pas locaux. Je me rappelle cette plage cernée de falaises escarpées, accessible en bateau seulement. Tonsaï. Les bungalows en bois et bambous étaient autrefois situés à l'orée du sable et des cocotiers, mais récemment un mur avait été dressé, les repoussants plus loin, dos à la falaise. Un groupe hôtelier chinois vient d'acquérir le site. Bientôt un *hôtel resort* s'y dressera. Cela se passe sur une plage de Thaïlande, mais aussi dans une jungle malaise ou indienne, sur la Côte d'Azur, les bords de mer tunisiens, tanzaniens ou namibiens, les plages du Brésil, la Patagonie argentine ou les Pyrénées espagnoles. Autrefois, nous voyagions par curiosité. Nous voyagions pour expérimenter des différences, pour les vivre et s'en imprégner. Aujourd'hui, nous voyageons pour dire et voir, mais ne s'offre à nos yeux que l'illusion d'un lieu, d'une culture et de ses habitants.

L'authenticité des lieux disparaît inexorablement, « *contaminée par la nôtre* »⁵, détruisant des modes de vies traditionnels, creusant les inégalités et entraînant souvent la surexploitation de ressources naturelles locales, cela pour accueillir un maximum de touristes et générer un maximum de recettes. Une tragédie écologique et humaine.

Ainsi, les touristes de masse, par leur nombre et du fait de leurs comportements, gênent d'autres formes de tourisme, plus respectueuses, exerçant un monopole radical sur ces dernières. Parmi elles, nous retrouvons notamment le voyageur de la culture-voyage⁶, le *slow traveller*. Itinérant, celui-là se déplace dans un espace et une temporalité indéfinis, il est spontané, il improvise. C'est son indétermination qui le définit au mieux. Il use de moyens de transports variés, portant son attention sur des détails qui forment la poésie de son voyage, hors des sentiers battus. Ce voyageur-là existe à travers la multitude de cultures qu'il rencontre et traverse, et c'est cette interculturalité qui est menacée par le tourisme de masse et l'uniformisation du monde.

De Nantes à Singapour, nous avons fait l'expérience de ce mode de voyager. À pied, en autostop, en moto, en bus, en train, en bateau et en avion : dix mois de voyage dont sept en duo. Douze milles kilomètres en stop, deux milles en motos. Trois bateaux et deux avions. Vingt-cinq pays, cinq mille cinq cents euros, deux caméras. Zéro objectif. Car comme l'a dit Christophe Colomb, « *on ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va* ».

.....
5. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

6. Voir *Culture-voyage*, page 29.

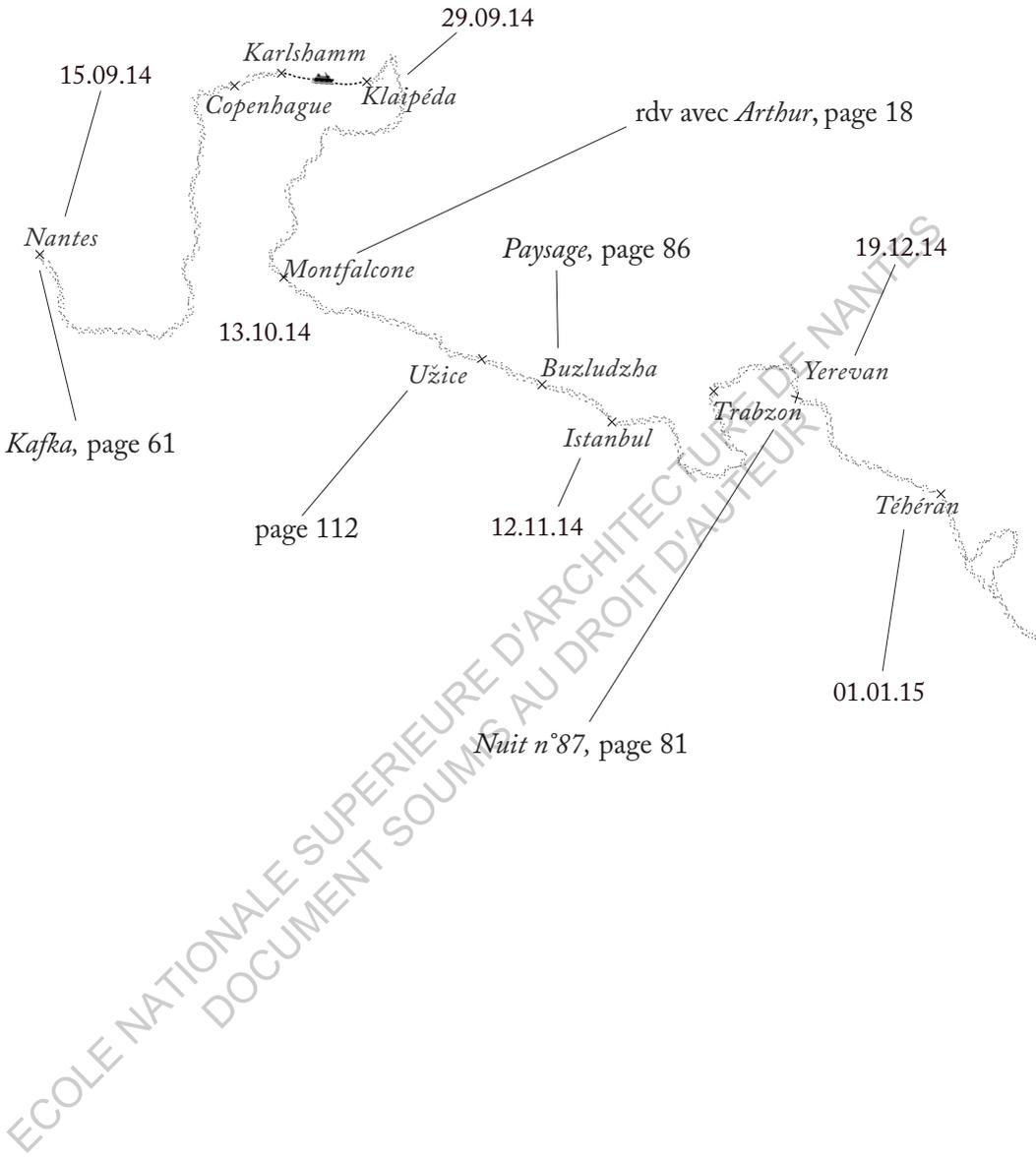
Cet essai de nomadisme est une expérience géographique, sociologique, à la fois philosophique et spirituelle, culturelle et humaine, et avant tout personnelle.

Ce mémoire n'est pas un mode d'emploi, mais un témoignage et une incitation au voyage. En s'appuyant régulièrement sur un entretien - disponible en annexe - avec mon compagnon de route, représentatif des réflexions amenées par une situation d'itinérance, ce mémoire aborde des notions du voyage dans sa globalité et d'autres plus spécifiques au *slow travel*, il se positionne en guide alternatif et propose la médiation d'une pratique encore peu démocratisée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

.....*Carte*.....

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



.....

Abécédaire.....

(Rééditer en septembre 2017)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A

Altérité

En quête de soi.

Commençons par le commencement, l'altérité, qu'est-ce que c'est ? Selon Thierry Paquot, « *Le voyageur [...] admet que le mot altérité appartient au vocabulaire de la philosophie depuis au moins le XIX^{ème} siècle et qu'il caractérise ce qui « est autre ». [...] autre et ailleurs ont une parenté étymologique. En effet, ailleurs, qui signifie « dans un autre lieu », « un autre endroit », vient du latin alior, qui dérive de alius (« autre »). Quant à autre, il est issu du latin alter et désigne le « second », le « reste », le « prochain ». Il n'apparaît donc pas fantaisiste de penser trouver l'ailleurs dans l'autre, sachant que l'autre vient certainement d'un ailleurs qu'il rend présent par sa présence même »¹.*

« *Voyager, c'est partir à la rencontre de l'autre* »² écrit Giorgia Ceriani. Le voyageur est sans cesse confronté avec un monde extérieur qu'il connaît peu. C'est dans cet espace du voyage, en mouvement, qu'il s'expose de plein gré à l'altérité, à la fois l'Autre et l'Ailleurs. L'altérité n'est ni la différence ni la distinction, « *il y a quelque chose de moins dans l'altérité* »³ nous dit Thierry Leterre, car elle s'accompagne de l'indétermination, et c'est là que réside l'ambivalence de l'approche de la notion. Écrire cet article est difficile. Je n'ai jamais vraiment fait attention à ma manière d'appréhender ces « Autre » et « Ailleurs ». Je les accepte sans questions ni conditions. Ils sont et je suis.

.....

1. Paquot Thierry, *L'autre comme ailleurs*, in *Villes, voyages, voyageurs*, 2005, L'harmattan, p. 25.
2. Ceriani Giorgia, « *Le tourisme et la rencontre de l'autre. Voyage au pays des idées reçues* », 2005, in *L'autre*.
3. « *L'Autre comme catégorie philosophique : remarques sur les fondements logiques et métaphysiques de l'altérité* », in Bertrand Badie, Marc Sadoun, *L'Autre, études réunies pour Alfred Grosser*, 1996, Presses de Sciences Po.

J'imagine que la perception de l'Autre et de l'Ailleurs est subjective et influencée par l'ensemble des connaissances et valeurs propres à l'individu qui en fait l'expérience. Faire face à l'altérité induirait alors, il me semble, un questionnement sur soi, en tant que point de départ de son appréhension : faire face à son identité et la confronter au monde extérieur.

Pour Rachid Amirou, le tourisme, dans sa forme la plus large « exprime une triple quête : quête d'un lieu, quête de soi, quête de l'autre »⁴. Ainsi, l'Autre et l'Ailleurs ont bien une influence sur l'identité et selon Marc Augé, ce serait même « toujours la réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire »⁵. Cela a peut-être été ce qui se rapproche le plus de mon expérience. La notion d'indétermination existant aussi à travers le *slow travel*, elle peut prendre le rôle de lien entre identité et altérité. L'un enrichit l'autre.

.....

4. Amirou Rachid, *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, 1995, Paris, Presses universitaires de France.

5. Augé Marc, *Le Sens des autres*, 1994, éditions Fayard.

Arthur

Une rencontre.

C'est mon pote de voyage. On se rencontre en 2012, au retour de son premier périple, par l'intermédiaire de Louis, mon colocataire actuel. On ne s'était jamais beaucoup parlé, mais lorsque je lui fait part de mon projet de voyage, cela lui rappelle des souvenirs, et puis il souhaite arrêter sa licence de philo. Une belle occasion. On s'est mis en tête qu'on ferait un film sur le voyage et on s'est donné rendez-vous à Istanbul en novembre, pour faire un petit bout de route ensemble. Mais bon, ça ne s'est pas passé comme prévu.

On se retrouve en Italie à la fin du mois d'octobre. C'est assez étrange au début. On ne connaît pas grand-chose l'un de l'autre et on se pose les questions de bases : « *T'as des frères et sœurs ? Comment c'était tes premiers voyages ? Pourquoi tu pars ?* » Etc. Mais aujourd'hui je ne me souviens que de très peu de cette période, j'ai l'impression de le connaître depuis bien plus longtemps. Il faut croire qu'on a été chanceux, et qu'on s'est bien entendus, parce qu'on a fini par rester sept mois tous les deux. Sur la route les gens nous demandent si on est de la même famille, ou depuis combien d'années on se connaît. Cela leur paraît bizarre que l'on puisse se lancer dans une telle aventure avec une personne qu'on connaît peu. À vrai dire, je ne me suis jamais posé la question.

Voyager avec Arthur peut parfois être un peu énervant. Il faut dire que l'organisation et la patience ne sont pas des sujets qui le passionnent. Ajouter à cela une pointe d'administration et Monsieur vous parle de passer des frontières sans visas, « *pour pas avoir à remplir les papiers* », qu'on peut compter sur

personne, mais aussi et surtout pour le *fun*¹, l'expérience de la clandestinité et le rejet d'un système.

Je dirais que sa particularité, c'est son côté philosophe et sa capacité à construire et formuler sa pensée de manière directe. Une grande partie des notions abordées dans cet abécédaire m'a été inspirée suite à des discussions avec Arthur. Elles sont le fruit de nombreuses réflexions communes, entretenues lors du voyage ou à notre retour.

Malgré son ouverture d'esprit, il est un voyageur solitaire pour qui le besoin de rencontrer des gens n'est pas primordial. Ni insocial, ni asocial, la solitude est pour lui un moyen de reposer son esprit et de penser : « *Quand tu te retrouves seul, tu retrouves une espèce de poésie, de par les silences [...] Et je trouve ça vachement reposant* »².

Je pense que c'est ce qui fait que ça ait bien fonctionné entre nous. On pouvait passer des après-midis entiers à des terrasses de café, assis comme les vieux le font, face à la rue, et à regarder les gens passer. De temps à autre on se faisait part de nos réflexions l'un à l'autre. Le silence était ni gênant, ni synonyme que l'on n'avait rien à se raconter, au contraire, il traduisait une entente commune³ sans superflu.

.....
1. Pour le fun = pour le plaisir.

2. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

3. Voir *Duo*, page 35.

Auto-stop

Hasard du déplacement.

Après quelques 35 000 kilomètres en auto-stop, j'affirme qu'il est l'une des méthodes de transport privilégiées du *slow travel*. Plus rapide que la marche, moins fatiguant que le vélo, sans doute plus social, plus risqué pour certains. Hasard et spontanéité, un trajet en stop se passe rarement comme prévu, et c'est tant mieux. Aujourd'hui, politiques et sociétés de transport ont la volonté de développer les moyens de déplacement, de les rendre plus sûrs mais aussi plus efficaces, plus rapides. Cette démarche est la résultante directe d'une demande de consommateurs. « *On passe trop de temps dans les transports ! Trois heures pour descendre sur la Canebière¹ !* » Entend-t-on dans la capitale. Il est bien loin le temps où il fallait une journée de cheval pour traverser un département. Mais ça ne suffit pas.

Dans son essai sociologique « L'auto-stop », Fabien Cerisier évoque la disparition des trajets, « *seule l'arrivée compte* »². La dernière publicité Citroën a d'ailleurs pour slogan : « *Ne sentez plus le trajet passer* ».

Le stop, lorsqu'il n'est pas pratiqué par nécessité, vient à l'encontre de cette logique. La recherche de l'aventure dans le trajet, rencontres, paysages variés, ou pas, « *succession de temps et de rythmes* »³, somme de hasards. Un mélange aléatoire rendant chaque trajet unique et inimitable.

Je propose ci-dessous la description d'une sociologie commune à chaque trajet en stop. La première étape est le choix de

.....

1. Célèbre avenue de Marseille.

2. Fabien Cerisier, « *L'auto-stop* », essai, master sociologie.

3. Idem

l'emplacement. La connaissance d'une ville et l'expérience du stop sont des atouts à cette étape, mais des sites web⁴ recensent aujourd'hui les meilleurs spots de stop, sous forme de plateforme interactive. L'objectif est ici de se positionner afin d'être visible par un maximum d'automobilistes allant dans la direction souhaitée et d'offrir un espace d'arrêt sécurisé pour les véhicules. La suite ne dépend que très peu du stoppeur. Analyses rapides, jugements hâtifs, réactions embarrassées, les automobilistes ont très peu de temps pour prendre leur décision. Les premiers regards s'arrêteront sur le pouce ou la pancarte, levés, puis sûrement le sexe du stoppeur, les vêtements, le visage. Les réactions sont diverses. Sourires amusés, sourires désolés, haussement d'épaules, signes de la main – « *je reste dans le coin !* », « *je sors à la prochaine !* », « *Non* », « *Coucou !* », etc. La majorité des véhicules qui vous passent sous le nez ne transportent que leur conducteur. Le souci n'est donc pas la place. Ni même la destination, les gens ne s'arrêtent pas pour la demander. La peur ? « *De nos jours le stop vous savez ... avec tout ce qu'on entend, et puis l'odeur ...* ». Et oui. Pourtant, beaucoup sont ceux de la génération de nos parents, ou avant, nés dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle à avoir pratiqué l'auto-stop. La surmédiatisation actuelle semble être la cause de cette régression dans la pratique. Les journaux papiers et télévisés sont friands des histoires de vols, d'agressions physiques, sexuelles même. « *L'auto-stoppeur agresse des retraités au couteau à Sainte-Marie-la-Mer* »⁵. Avis à tous les tendeurs de pouce, évitez S^{te}-Marie, quelques temps, vous risqueriez de devoir prendre le bus. C'est arrivé et ça arrivera encore. Comme les vols à l'arrachée dans les villes, pourtant on continue d'aller au marché tous les samedis. À côté de ces quelques dizaines de mésaventures, on oublie bien évidemment les quelques dizaines de milliers de

4. Hitchwiki, par exemple.

5. L'indépendant, 3 avril 2016.

« bonnes aventures », et on dénigre une pratique sociale basée sur des principes de partage, de confiance et de générosité. Ainsi, depuis les années 90, le nombre de stoppeurs a sensiblement diminué. Mais le « *mythe de l'autostoppeur muni de son seul sac-à-dos* »⁶ est encore bien vivant. Les automobilistes continuent de s'arrêter. Certains s'arrêtent « *parce que vous ressemblez à mon fils* » ou « *parce que je sais ce que c'est d'attendre sur le bas-côté* » ou encore « *parce que mes enfants font du stop eux aussi, et j'aimerais que les gens s'arrêtent pour eux* », ceux-là sont ceux qui se sentent redevables, directement ou indirectement. D'autres semblent ne chercher que de la compagnie, du réconfort, de la nouveauté. De manière générale il n'y pas de profil défini de « gens qui prennent ». Hommes d'affaires, étudiants, familles, ouvriers, vacanciers, Mercedes Class S ou Renault Clio 1998, l'éventail couvre toutes les situations sociales. Dans sa démarche, le stoppeur volontaire est chargé d'un « devoir de conversation », c'est sa façon de remercier l'automobiliste du service rendu. Ça et pourquoi pas un café à la prochaine aire de repos ? « *Il n'y a pas de dette morale, financière, puisque les individus se séparent. L'échange étant éphémère, il ne peut être relancé sur les bases d'une initiative historique individuelle unilatérale* »⁷. En revanche, le stoppeur peut se sentir investi d'une dette généralisée à l'ensemble des autostoppeurs : lorsque viendra son tour d'être automobiliste il aura l'occasion de rendre la pareille.

.....

6. Frédéric Barbe, *le voyage masse*, 2016, éditions à la criée.

7. Fabien Cerisier, « *L'auto-stop* », essai, master sociologie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B

Banalisation

Le syndrome du Taj Mahal

Je vais appeler ce phénomène « le syndrome du Taj Mahal »¹, puisque c'est là qu'il s'est manifesté la première fois pour moi. Bien sûr, ce ne fut pas la dernière.

C'est un sentiment qui, lorsqu'il a fait surface, m'a fait culpabiliser. Avoir la chance de voir toutes ses « merveilles », comme dirait Arthur, mais de ne rien ressentir face à elles et de déjà se demander de quoi demain sera fait. Des mois de voyages, d'itinérance, dans le froid, dans la chaleur étouffante, à traverser des dizaines de frontières, des montagnes, des mers et des déserts, pour, une fois la Grande Porte franchie, se retrouver face à lui et se dire : « *Bon, voilà le Taj Mahal. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?* ». Un rapide check-up pour vérifier que, oui, il est bien là, grand et tout blanc, comme sur les milliers de photos qu'on avait vues avant, avec en bonus cinquante-sept cars de touristes canardant le mausolée en mode rafale.

Mais quand même, quelle déception, j'aurais aimé ressentir cette euphorie grandir en moi au fur et à mesure que nous approchions, la voir exploser à la première vue du marbre blanc. Mais rien. Rien de rien.

Quelques jours plus tard nous chevauchons nos *Bajaj Pulsar*² en direction du Népal. C'est le petit matin et il fait encore frais. Nous nous arrêtons sur un petit chemin perpendiculaire pour la première pause réglementaire des cinquante kilomètres. Miracle, un peu de silence. Et là, à la vision de ce champ³ en friche, couvert d'une herbe grasse portant encore la rosée de la nuit, recouvert d'une fine brume semblant léviter,

.....

1. Voir *Désenchantement*, page 33.

2. Nos motos.

3. Voir *Photographie*, page 88.

la voilà : la boule d'euphorie, qui grossit, grossit, puis éclate. « *Quoi ? Alors rien devant le Taj Mahal et là, une p'tite brume et de l'herbe mouillée et c'est bon ?* ». Ouais, à croire que les voyageurs que nous sommes portent leur attention sur d'autres choses, sur des petits détails, des situations, des sons, des goûts, des couleurs que les lunettes infra-merveilles du touriste de la carte postale ne détectent pas.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bus

Confort précaire

Après m'être fait transférer de bus en bus sans rien comprendre par des chauffeurs échangeant de l'argent autour de moi, j'arrive enfin à Bago, au sud du Myanmar. Un taxi-scooter m'avoue qu'il n'y a rien à voir ici, mis à part un monastère bouddhiste où il peut m'amener pour un prix exorbitant. Direction la gare, je n'ai pas envie de m'attarder ici, et Arthur est déjà dans le nord, je peux peut-être le rattraper en allant directement à Nyangswhe, à proximité du lac Inle. Pas de chance. Le prochain train pour le nord part dans seize heures. À quelques kilomètres se trouve la gare routière, me dit-on au guichet. En effet, après une vingtaine de minute de marche, j'aperçois un homme, assis derrière un bureau en bois et abrité sous un parasol *Pepsi* qui vend des tickets de bus. C'est ma chance, un convoi pour Nyangshwe passe par ici, il a déjà une heure de retard et d'après le vendeur, arrivera dans une ou deux heures. Celui-ci essaye dans un anglais approximatif de me dire quelque chose, ça le fait rire, une blague sûrement. Je ne comprends pas il abandonne et note au stylo bille sur mon billet « *extra-seat* ». Un siège en classe supérieure ? Pour le même prix ? Parfait !

Trois heures plus tard le bus arrive. J'ai hâte de m'engouffrer dans mon siège et de dormir, le voyage s'annonce long. À ma surprise et malgré la dizaine de passager descendant du bus avec leurs bagages, le véhicule semble plein à craquer. *Extra-seat*. C'est louche. Je monte, montre mon ticket au chauffeur en soulignant du doigt la mention ajoutée au stylo bille. Ah, surprise. Mon *extra-seat* n'est pas le genre de siège où, lorsqu'on s'avachit dedans vous prend l'envie de soupirer « *Ah ! Il est extra ce siège !* ». En fait ça ressemble plus à une des chaises de la

dinette que ma petite cousine a eue pour Noël, le genre qui réunit menton et genoux au même endroit. Et tout ça placé dans l'allée centrale, devant deux Espagnols – qui vont au même endroit que moi - qui tirent des sacrées têtes, destinés au même sort, à ces quinze heures de trajet, sans voir la route et au milieu des regards amusés des Birmans. Derrière moi, les deux Espagnols qui ont râlé tout le trajet et devant moi, un jeune homme qui n'a pas bronché. À chaque arrêt, c'est-à-dire toutes les vingt à trente minutes, je décale un peu plus son siège vers l'avant du bus, puisqu'il est le dernier des *extra-seats*, jusqu'à pouvoir m'allonger en position de fœtus entre lui et l'espagnol grognon. Le plus étrange ici, c'est que j'ai bien dormi.

On arrive vers quatre heures et demie du matin. On nous fait descendre à un carrefour, enfin !

C'est à ce moment-là que le chauffeur et son copain nous précisent que Nyangshwe est encore à treize kilomètres.

Bago – Nyangshwe, Myanmar, avril 2015.

C

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Culture-voyage

Adaptation et intégration.

Le *slow travel*, les notions d'itinérance et d'indétermination qu'il sous-entend, est un mode de vie, une culture à part entière. Les singularités de cette culture sont sans doute sa temporalité et sa spatialité. Elle implique un mouvement constant, sans objectif, sur un territoire et un temps indéfinis. En un sens elle est une culture nomade, mais la dimension d'errance dont elle est dotée l'en différencie.

Pour les individus de la culture-voyage, « *le vrai voyage, c'est d'y aller. Une fois arrivé le voyage est fini* »¹ au contraire des nombreux voyageurs et touristes qui « *commencent par la fin* »².

J'estime que le voyage devient un mode de vie lorsque s'établit une routine, chaque jour adaptée à des contextes différents. Cette capacité d'adaptation s'acquiert au fur et à mesure de l'expérience, elle n'est pas innée. De la même manière, on ne naît pas dans la culture-voyage, mais on l'adopte.

Cette culture particulière, itinérante, vit à travers les autres cultures, cherchant leurs interstices et porosités pour établir ses bases, s'en détacher et se mouvoir vers la suivante. C'est ce processus d'acclimatation culturelle, déployé pour s'intégrer, qui devient notre mode de vie.

La culture-voyage peut alors être perçue comme interculturelle. Une petite part d'elle résidant hypothétiquement dans les différences de chacune.

.....

1. Hugo Verlomme, janvier 1999, extrait du magazine Transfert.

2. Idem

D

ECOLE NATIONALE SUPREMEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dégoût

La folie des grands.

L'arrivée en bateau, depuis Bandar-Abbas, avait été sublime. Des centaines de bateaux traversaient à nos côtés le détroit d'Ormuz. Nous avons aperçu Dubaï à plusieurs miles nautiques des côtes, la *burj khalifa* perçant le ciel brumeux du matin.

Au fur et à mesure que nous approchons, les tours se détachent les unes des autres et le soleil tape plus fort.

Depuis le port, le ticket de bus pour rejoindre Dubaï nous coûte dix dollars, et marcher sous cette chaleur n'est pas envisageable. Nous nous arrêtons au hasard, le goudron dégage au sol une chaleur infernale et les zones d'ombre sont rares. Autour de nous, tout n'est que sable, béton, verre et acier.

Des bolides de luxe roulent sur des deux fois trois voies, en pleine ville. Nous mangeons, déjà nostalgiques, un plat dans un restaurant iranien, hors de prix. Puis nous arrivons à proximité de la *burj khalifa*, alors plus haute tour du monde. L'accès depuis le métro aérien se fait par un centre commercial. Nous n'avons jamais rien vu de tel : des centaines de magasins, une cascade, des milliers de consommateurs, des princes arabes aux expatriés occidentaux, indiens, asiatiques et nous, chargés de nos sacs, guitares et casseroles. Impossible de sortir. C'est un labyrinthe qui nous étouffe.

Un homme nous indique l'emplacement des ascenseurs de la tour. Nous lui demandons la sortie. À l'extérieur, un bassin immense à l'eau limpide est bordée de restaurants, cafés et bars. Nous nous rendons au pied de la tour. C'est grand, immense, irréel. À quoi bon vivre dans un mirage ?

Ici, tout n'est qu'argent et artifices.

Ici, plus que partout ailleurs, les hommes ont pris le dessus sur la nature, construisant leurs îles, une station de ski. Un temple du capitalisme et de la démesure en plein désert. Nous sommes venus, nous avons vus et nous passerons les vingt-quatre prochaines heures à l'aéroport, attendant notre avion pour l'Inde, à l'écart de cette folie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MONTPELLIER
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Désenchantement

La carte postale.

Les temples de Bagan ne sont pas constamment enveloppés d'une brume mystique. Le Taj Mahal est plus beau en photo. L'Everest n'est pas inaccessible et les plages de Thaïlande ne sont pas désertes.

Le syndrome de la carte postale est celui de la désillusion. Notre vision du monde est aujourd'hui filtrée par les *Rise* et *Amaro*¹ des écrans à travers lesquels nous vivons. C'est le drame d'un imaginaire constamment abreuvé, bon gré mal gré, d'informations visuelles erronées ou falsifiées, embellies et détournées, sorties de leurs contextes et qui participent à la formation de préjugés et d'attentes, du paysage proprement touristique.

Le remède à ça est peut-être l'Inconnu, permettant l'approche d'un lieu avec équanimité. L'imaginaire de l'Inconnu existe, mais l'infinité d'images dont il est composé le rendent flou. Impossible alors d'avoir des attentes, et sans attentes, pas de déception.

Arthur ?

« C'est vrai que moi, tout ce qui est monuments historiques, ce que tu trouves dans les guides, ça me blase un peu. Parce que t'as vu d'autres merveilles ailleurs mais surtout parce que tu as compris que c'était pas le plus important dans ta façon de voyager. Tu voyages pas pour ça mais pour un ensemble et le problème c'est que le tourisme met en valeur pratiquement que cet aspect du voyage : les sites touristiques, les merveilles du monde. On voyage pour aller voir des merveilles.

.....
1. Filtres photographiques d'Instagram.

Et ça fausse complètement le rapport qu'on peut avoir à un voyage, qui peut être beaucoup plus complet en fait.

Et c'est vrai que quand on en fait tous un « pataqués », qu'on fait une énormité d'un truc comme le Taj Mahal, parce que c'est à voir, on est forcément déçu. C'est pas LA chose à voir en Inde, y en a tellement d'autre qu'en fait c'est peu de chose le Taj Mahal »².

Il est d'accord.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

.....
2. Entretien avec Arthur, Annexes, page 136.

Duo

Pour le meilleur et pour le pire.

Dans les pages d'un livre ayant appartenu à C.McCandless on peut lire, entre deux lignes, « *hapiness only real when shared* »¹. Vis-à-vis du voyage, le bonheur est-il plus réel lorsqu'il est partagé ?

Le voyage lui-même prend plus de puissance, puisqu'il existe alors au sein de plusieurs individus partageant une mémoire commune. Cela me rappelle une discussion que j'ai eu avec Arthur et que l'on a évoquée pendant l'entretien : « *Si tu en parles [du voyage] aux gens, personne pourra s'y identifier, tu seras seul avec ton souvenir. Et le fait de savoir que quelqu'un l'a partagé avec toi, et a ce souvenir aussi, ça participe à la mémoire, et ça participe au plaisir sur la durée* »².

Cet aspect-là donne une autre temporalité au voyage, au-delà du temps qui lui est imparti. Le voyage, même après sa fin physique, continue d'exister à travers l'interaction du duo. Le duo, lui-même, prospère et avec, la relation particulière formée et entretenue pendant le voyage, positive ou négative.

Le plus important dans le voyage en duo, c'est sans aucun doute le choix du partenaire, dont la réussite en appelle assez grandement à la chance.

L'accord est bilatéral, l'un ne suit pas l'autre mais les deux avancent bien d'un même pas. Les décisions sont communes et les risques partagés. En ce sens, voyager à deux peut être une contrainte, « *ça c'est aussi quelque chose qui m'a stressé du fait qu'on voyage à deux. C'est qu'il arrive quelque chose à l'autre.*

.....

1. D'après le récit *Into the Wild*, Jon Krakauer, 1996

2. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

[...] *c'est horrible, le risque que tu prends, je le prends pour toi* ». La responsabilité envers l'autre est implicite. Ce lien forme néanmoins un cocon protecteur, sécurisant. « *Le voyage en duo ça permet d'être moins stressé, de prendre le truc plus tranquillement [...]. À deux t'as presque deux fois moins de choses à penser en termes d'organisation. Et il peut rien t'arriver. C'est un confort* »³.

J'ai voyagé avec une cousine, un ami, partagé des bouts de chemins avec des inconnus, plusieurs fois, mais sur de courtes durées. Avec Arthur, ça a été sept mois sans interruption, sept jours par semaine, à souvent partager la même chambre, le même sol. Ça aurait pu être un enfer, mais ça ne l'a jamais été, et je n'ai pas d'explication à ça. Disons qu'on est « bien tombés », qu'on a eu de la chance. Le résultat évident de ces sept mois à temps plein en duo est la naissance d'un lien dépassant la valeur d'une simple mémoire partagée et sa force atteint son paroxysme dans un état de symbiose. Dans notre cas, ce phénomène s'est fait ressentir dans les conversations, de plus en plus concises, directes, mais aussi et surtout dans les silences, plus fréquents, traduisant une entente commune.

.....
3. Idem

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

E

Enfant voyageur

Voir son enfant voyager, qu'est-ce que c'est ?

Réponse d'Agnès et Jean-François, mes parents.

« Au départ beaucoup d'inquiétudes par rapport à l'inconnu, car nous ne voyageons pas beaucoup.

Inquiétudes car il n'y a pas de destination exacte, pas de chronologie précise et les moyens de communication ne sont pas toujours opérationnels. Le challenge pour les parents est de ne pas appeler ou envoyer un e-mail toutes les semaines : « où es-tu ? Comment vas-tu ? ».

À cela s'ajoutent les commentaires et questions de la famille et des amis, « comment faites-vous pour survivre au départ de Vincent ? », « Il veut arrêter ses études et voyager toute sa vie ? », « Où est-il ? », « Vous avez entendu ce qui se passe dans tel pays ? », « Vous le laissez y aller ? », « Il se déclare bien à l'ambassade en entrant dans chaque pays ? »...

Nous, nous lui faisons confiance et sommes heureux de le voir s'épanouir dans ses voyages. Et puis il n'en est pas à sa première expérience même si les précédentes étaient de durées plus courtes.

Il y a aussi de la fierté pour ce qui apparaît comme une ouverture d'esprit, une forte curiosité, une volonté de s'émanciper et de vivre libre, le passage à l'acte pour des voyages qu'on aurait rêvés faire plus jeune.

Certes pour les parents, un tel voyage dans des pays qui n'ont pas bonne réputation, et l'hostilité parfois manifestée à l'égard des occidentaux, est anxiogène, mais, peut être voyons-nous trop le monde à travers le prisme déformant des médias occidentaux.

On a pu découvrir le décalage qu'il peut parfois y avoir entre ce qu'on nous montre et la réalité restituée par le voyageur.

Donc les parents découvrent aussi la réalité de certains pays et voyagent un peu aussi en suivant le périple de leur fils et en visionnant les photos du voyage. L'arrêt du blog¹ ne nous a plus permis de partager des bouts de ce voyage avec lui mais nous avons compris qu'il était important pour lui de s'en détacher pour vivre pleinement son périple.

Les inquiétudes sont toutefois réapparues dans des situations bien précises lorsque Vincent nous a appelés pour nous demander conseil sur le fait d'aller consulter à l'hôpital ou non. On se dit qu'il a attrapé une bactérie qu'il risque de « traîner » toute sa vie. Ou lorsqu'il nous contacte par téléphone un samedi après-midi, alors que nous sommes aussi en vacances à l'étranger, en panique car il ne peut plus retirer d'argent. Comment payer la bouteille d'eau qu'il vient d'acheter ou la chambre qu'il doit quitter le lendemain ? À nous de débloquer cette situation auprès de la banque, sans pouvoir l'aider sur place. On se sent trop loin et dépourvus dans ces cas-là.

Et puis quel bonheur de le voir revenir fin juin, sans se douter que pour lui c'est une souffrance de devoir interrompre son voyage. Alors on se dit « pourquoi souffre-t'il autant lorsqu'il est chez nous ? » On a l'impression qu'il se sent obligé de venir nous voir. Et puis il faut qu'il travaille pour financer son prochain voyage ! »

.....
1. Voir *Photographie*, page 88.

F

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Fatigue

Épuisement de la libido voyageuse.

L'heure, la date, les kilomètres parcourus. Perdu dans le temps et dans l'espace. La chambre n'a pas de fenêtre. Une boîte sombre et poisseuse meublée d'un seul lit. Les mauvais souvenirs sont souvent ceux que l'on retient le moins, pourtant j'ai des frissons quand j'y repense, que je m'y revois, de haut. J'ai mal au crâne. Cela me rappelle les klaxons des motos et *rickshaws* du pays. Une heure de silence. Je l'attendais depuis si longtemps, le dédale de ruelles crasseuses de Varanasi après la pluie me l'avait offert, mais ce martèlement, incessant, qui prend le relais. Il fait terriblement chaud et humide. L'air me dégoûte. J'ai froid. Arthur passe de temps en temps dans la chambre, je crois qu'on échange quelques mots. Je me rendors d'un sommeil sans rêve, avant de me réveiller, toutes les demi-heures peut-être ? Les intestins en vrac, le cerveau en purée.

« Faut que j'aille à l'hôpital. On ira demain. Non, faut que j'y aille aujourd'hui, y a quelque chose qui va pas, c'est sûr. Il est 22h, on ira demain, on peut pas y aller maintenant. » 22h. De quel jour ? « On est pas le matin ? Ou on est déjà le soir ? »

Il me semble que c'est à ce moment-là que je panique, que je me sens en danger. Et Arthur m'a dit plus tard qu'il était inquiet lui aussi, et il s'inquiète pas d'un rien. Cette fatigue, physique, morale, est une des pires ennemies du voyageur. Parce que ce jour-là, j'ai eu envie de rentrer. De retrouver un lit avec des draps propres, de prendre une douche chaude et de manger les lasagnes que maman a cuisinées exprès. J'ai entendu que l'Inde, parfois, faisait cet effet-là. C'est comme si toutes les informations qu'on se prend dans la tête - les moteurs, les klaxons, la foule, les animaux, les couleurs, les trous sur le

trottoir, sur la chaussée, le *ricksshaw* qui arrive de la droite et le scooter d'en face, ... - saturaient les sens, un par un. Alors je me suis perdu, et j'ai perdu le goût, pendant un instant, de voyager.

Varanasi, Inde, février 2015.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Film

Chalo.

Partir sans but c'est bien, mais rien n'empêche de voyager avec un projet d'arrière-plan. Documentaire photographique, vidéographique, essai d'écriture, projet artistique, étude sociologique, psychologique ou philosophique, le champ du possible est large et varié.

Partir avec un projet c'est d'abord se donner la possibilité de réaliser une chose qui tient à cœur, ce n'est pas forcément un prétexte au voyage mais plutôt un complément qui peut le crédibiliser. Comme l'exprime Arthur, ce fut notre cas : « [...] *je voulais pas que ça soit une fuite [le voyage] donc j'ai fait en sorte qu'on créé ce projet de film et ça a été la base de ma décision, j'y vais et je réalise quelque chose* ».

Nous sommes donc partis équipés d'une petite caméra de type *Gopro*, d'un caméscope doté d'un zoom puissant et d'un appareil photo numérique associé à un objectif à focale fixe de 50 mm. Autant dire pas grand-chose. Pas de micro, ni de trépied, ni d'ailleurs d'aucune connaissance technique ou pratique. Mais qu'importe, nous avons filmé, tout et rien, apprenant chaque jour des erreurs de la veille, perfectionnant nos cadrages et réglages - du moins c'est ce que nous pensions. Notre première erreur est due à notre manque de préparation, je dirais même plus, à l'inexistence de notre préparation. Franchement, se retrouver avec deux formats d'images après dix mois de prises de vues : pas très professionnel. La seconde, je ne saurais vraiment l'expliquer. Le voyage, l'expérience vécue est simplement plus forte : « *Le film était secondaire, on filmait beaucoup, mais pas tous les*

jours. Des fois on filmait pour se donner bonne conscience »¹. Le montage final, proposé en annexe, est un aperçu de ce qu'a pu être notre voyage, c'est notre manière de le partager, mais au-delà, c'est une tentative de retranscription du genre de sentiment qu'un périple de ce genre peut procurer, la diversité des territoires, des cultures traversées, des rencontres, etc. C'est un appel, un « levez-vous ! », une ode au voyage « vécu »². D'ailleurs le film s'appelle *Chalo*³, l'équivalent du « *Let's go !* » anglais en hindi, et est disponible en annexe, à la fin de ce mémoire.

.....

1. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

2. Voir *Postures de voyageurs*, page 90.

3. Voir *Chalo, Annexes*, page 160.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

G

Géographie personnelle

Le voyage géographique.

Pour Jean-Louis Tissier, « *la géographie est largement fille du voyage, des grandes et petites découvertes, de l'exploration méthodique* »¹.

Voyager, c'est parcourir des centaines de paysages, s'immerger dans des milieux urbains, du village de pampa à la mégalopole mondiale, c'est rencontrer des individus de cultures et horizons différents. Voyager c'est évoluer au sein d'une géographie complexe. Les deux sont liés et complémentaires. Quand le voyage rend possible la découverte de divers fragments du monde, à l'échelle du détail, la géographie en explique le tout. Néanmoins, si le voyageur peut décider d'omettre la géographie, le géographe peut aussi ne pas voyager. Pour lui, le voyage peut se positionner en complément facultatif car « *lorsque toutes les données de la science ont été réunies, comptabilisées, informatisées, cartographiées comme il le faut pour comprendre, restent la sensualité des lieux, la beauté des paysages, le bruissement d'une foule, la singularité d'une rencontre* »².

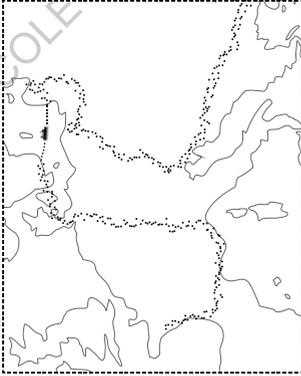
Selon Jean-Didier Urbain, il n'existe pas une, mais une infinité de géographie, propres à chacun. Celles-ci découlerait de la diversité de voyageurs et touristes arpentant aujourd'hui le monde, chacun d'entre eux – touristes voyageurs et voyageurs-touristes – se retrouvent dans « *l'idiote* » qui construit « *par sa pratique un univers, avec ses confins et ses déserts et ses enfers et ses paradis : une géographie personnelle* »³.

1. Jean-Louis Tissier, Gilles Lapouge, Emmanuel Lézy, Maud Lasseur, « *Géographie et voyage* », mai 2001, cafés géographiques de Paris.

2. Le magazine du Centre G. Pompidou, n°94, 1996.

3. Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage : Histoires de touristes*, 2002, Poche.

Europe



Proche Orient



Moyen Orient



Posture du touriste
Regard, curiosité des autres
Nouveaux paysages, nouveau climat
Retour à une société « moderne »

Temporalité : hiver.

Posture du touriste évolue encore.
Regard des locaux.
Transition violente.
Les difficultés physiques arrivent et avec, le besoin de faire une pause.
Spontanéité à son apogée
Banalisation des découvertes
Temporalité : hors du temps.

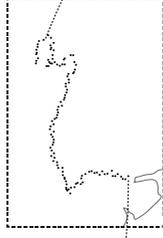
Échauffement.

Environnements connus
Reprise des habitudes de voyage
Temporalité : encore dix mois !

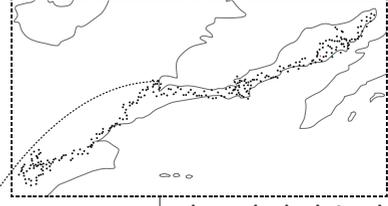
Péninsule Arabique

Dégout ?
On se sent mal, pas à notre place.
Temporalité : peu importe.

Sous-continent indien



Asie du Sud-Est



Les ambiances changent
Paysages familiers mais cultures différentes, le voyage débute.
On se heurte aux frontières, difficultés pour obtenir les visas, attente.
Pour pimenter le jeu, on décide de se mettre en difficulté : question de la « récompense ».

Temporalité : hiver

Retour dans des milieux « high-tech ».
Prise de conscience d'une évolution de nos comportements face à une société « l'occidentale ».

Nous et les touristes.
Déception : le tourisme de masse.
Temporalité : déjà avril ??

Retour : 12h pour revenir sur 10 mois de voyage.

H

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Homogénéisation

Vers une mono-culture ?

La mondialisation désigne un processus de rapprochement des hommes et de leurs activités, une dynamique capitaliste présente dans le monde entier. En toile de fond, c'est un phénomène d'homogénéisation qui, lentement mais sûrement, tend à uniformiser nos cultures et comportements sur le modèle occidental, origine du mouvement.

Voyager à travers le monde permet de constater et d'expérimenter ce phénomène, dont la vitesse de propagation et la force ne cessent de croître depuis la deuxième moitié du XX^{ème} siècle.

Le développement du tourisme à l'échelle mondiale a profondément changé l'esprit des lieux, remodelés à la manière occidentale, avec par exemple de célèbres enseignes de restauration – *McDonald* en Inde –, d'hôtellerie – *Rhadisson* à Katmandhu – ou commerces de proximité – *7-eleven* en Thaïlande – remplaçant des activités locales. Il me semble que la finalité de ces gestes n'a pour objectif que de recréer un environnement familier pour des touristes cherchant de la distraction plus que de l'exotisme. Dans le dessin animé *Corto Maltese en Sibérie*¹, on voit Hong-Kong au début des années vingt, ses maisons en bois, couvertes de tuiles de terre cuite, le port où mouillent par dizaines de magnifiques jonques aux voiles rouge pourpre. J'aurais aimé m'y rendre à cette époque. Aujourd'hui Hong-Kong est à mes yeux une mégapole comme les autres. Des gratte-ciels à s'en donner des torticolis, une densité monstrueuse, un territoire artificiel et peu attractif à mon goût, semblable à des dizaines d'autres villes.

.....
1. *Corto Maltese en Sibérie*, Hugo Pratt, 1974, éditions Casterman.

« Je peux pas m'empêcher de penser que c'est dommage que la mondialisation soit arrivée partout, le monde est en train de s'uniformiser et il te reste plus que les paysages, alors que c'est les gens qui font le voyage. [...] c'est un peu peinant que tout ça soit arrivé dans ces lieux parce que les gens se ressemblent de plus en plus, t'as du mal à discerner les cultures »².

En un sens l'uniformisation du monde a tué le voyage. Bien sûr, il est encore possible, mais les destinations catalysant une réelle curiosité sont perles rares. « Toute la question est de savoir s'il reste des destinations ouvertes à la curiosité. Or, plus elles sont organisées, balisées par le marketing touristique de la destination, moins elles sont ouvertes à la curiosité » explique Marin de Viry, auteur de l'ouvrage *Tous touristes*³. La possibilité d'un « ailleurs » se dissipe, et parallèlement l'effet de surprise généré par l'inconnu, tous deux éléments moteurs du voyage.

.....

2. Entretien avec Arthur, Annexes, page 136.

3. *Tous touristes*, Marin de Viry, 2010, Café Voltaire, Flammarion.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Imaginaire

Avant, pendant et après le voyage.

L'imaginaire du voyage est avant tout l'appréhension d'un univers que l'on se construit par l'usage de références personnelles ou externes. Pour Michel Onfray¹, chaque voyage commence chez soi, sur son fauteuil et un livre sur les genoux. Charles Baudelaire, Théophile Gautier, Georges Orwell, Jules Verne, Jack London, Nicolas Bouvier, Sylvain Tesson, la liste est longue. Un apport de connaissances diverses est important pour tout voyage, mais est loin d'être une nécessité. Pour certains, le voyage ne débutera qu'à l'aéroport, pour d'autres, au bas de leur porte, les rêveurs l'auront débuté il y a bien longtemps.

De manière subjective, je dirai que la volonté de préparer ainsi un voyage est un risque de conditionnement créant des attentes et souvent par la suite, des déceptions.

Aujourd'hui, les nouvelles technologies nous donnent un aperçu précis du monde, de ses lieux les plus reculés, de ses habitants et cultures diverses. C'est un peu comme si le suspens, le charme de l'inconnu avait disparu. Chaque jour et partout, l'imaginaire est gavé d'images : sur internet, dans le métro, dans la rue, les journaux ou encore à la télévision, mais aussi au travers de l'oralité, de discussions, de récits de voyages, entendus ici et là. C'est à ce dernier médium que je me fie à la fois le plus et le moins, en tentant de déceler, de façon superficielle je l'admets, à quel type de voyageur² j'ai à faire.

L'imaginaire du voyage se forme aussi par une suite de questionnement : « *pourquoi voyager ? Où voyager ? Comment ?* ». Il me paraît évident qu'il existe à l'imaginaire,

1. *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, 2006, Michel Onfray, Le Livre de Poche.

2. Voir *Postures du voyageurs*, page 90.

comme à la géographie et bien d'autres choses, une dimension personnelle.

Mon imaginaire se construit à chaque instant par des mots, des images mentales, des photographies, des films, des récits, parfois lors d'un coup d'œil par la fenêtre, mais aussi et surtout par des questionnements personnels, des discussions, et bien entendu, des voyages. L'imaginaire du voyage est une notion dont je n'ai pris connaissance, de manière formelle, qu'à mon retour en France, à travers cet ouvrage de M. Onfray, cité plus haut. Pourtant, le tiroir de mon imaginaire se remplit depuis bien longtemps de çà et là. Il n'y a pas de rigueur à avoir pour le constituer mais au contraire de l'insouciance, sans quoi le plaisir s'en échapperait. N'est-il d'ailleurs pas avant tout question de cela, de plaisir ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Individualisation

Processus et conséquences.

Si le voyage permet une ouverture de soi vers l'autre, générant contacts éphémères et rencontres, il favorise aussi un processus d'individualisation et d'individuation. Rien à voir avec de l'égoïsme, l'individualiste fait passer l'individu, lui-même ou un autre, avant le groupe social auquel il appartient. Voyage et individualisme sont des termes qui semblent antinomiques. Mais la liberté¹ de mouvement, d'action et de penser ainsi que la condition mentale résultant du voyage mènent à une réflexion sur soi. C'est un processus d'autonomisation et de distanciation de l'individu vis-à-vis de son groupe, de sa société, et l'affirmation de son individualité unique.

Lorsque le voyage itinérant s'étale dans le temps il devient une culture² à part entière, un mode de vie particulier, puisque sans territoire propre, mais existant au travers d'une multitude de cultures.

Mon individualisme s'est traduit par le fait que des accroches territoriales et humaines ne m'étaient plus indispensables. Parallèlement, la notion de temps s'est peu à peu dissipée, jusqu'à disparaître : j'affirmais encore voyager depuis trois mois alors que cinq s'étaient écoulés depuis mon départ, les dates ne signifiaient alors rien d'autre que la fin d'un visa ou l'approche d'un trajet réservé à l'avance. Mon attention rayonnait alors sur un périmètre réduit dont j'étais le centre.

.....

1. Voir *Liberté*, page 66.

2. Voir *Culture-voyage*, page 29.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

J

Jaipur

Chaos urbain et k.o humain.

Ayant quitté Pushkar tôt dans la matinée, nous arrivons à Jaipur aux heures les plus chaudes de la journée. Comme lors de chacune de nos arrivées dans une nouvelle ville indienne, nous sommes perdus. La majorité des panneaux d'indications a beau être traduite en anglais, Shyam Nagar, Vaishali Nagar, Khatipura et autres Raja Park ne nous évoquent rien. Le Guide du Routard ne prévoit pas les arrivées en motos, et les plans proposés sont réduits au centre-ville seulement et à la zone du Jaigarh Fort, au Nord.

La ville est immense, très plate. Nous décidons de suivre les panneaux indiquant Station Road, mentionnée dans le guide. Le trafic est dense et la chaleur attise notre fatigue. Sans savoir comment, nous nous retrouvons sur Ajmer Road, un fly-over comme on en trouve souvent en Inde, ces ponts gigantesques enjambant, sur plusieurs kilomètres, des pans entiers de ville.

Après cinq mois sur la route, nous avons l'habitude d'arriver dans des villes inconnues, mais en Inde, le chaos qui y règne nous surprend systématiquement.

Les possibilités de communication avec les locaux sont limitées, mais certains parviennent parfois à comprendre ce que nous cherchons. Ce ne fut pas le cas à Jaipur. Néanmoins, nous arrivons à pénétrer dans le secteur de la carte du guide. Reste à trouver où sont les auberges et hôtels bons marchés. Plus nous nous rapprochons de ce qui nous semble être le centre-ville, plus le flot de deux-roues augmente. Proportionnellement, le bruit ambiant est lui aussi décuplé. Rouler ne devient plus du tout agréable. Nous sommes sur nos motos depuis plus de huit

heures, subissant les aléas de la conduite indienne, heurtant nids de poules et *speed-breakers*, des mouchérons plein les dents et les lunettes. Nous devons maintenant nous concentrer sur le slalom de centaines de motos, scooters et *ricksaws*, dont les klaxons semblent bloqués en position de marche. Nous nous arrêtons fréquemment pour demander notre chemin et regarder la carte, et repartons, en essayant de ne pas se perdre l'un l'autre. Ce n'est qu'une heure plus tard que nous nous arrêtons enfin, vidés de nos forces¹.

Jaipur, Inde, février 2015.

.....
1. Voir *Fatigue*, page 41.

K

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

K-way

L'habit ne fait pas le touriste.

Dans les pays froids comme chauds, le K-way est le vêtement indispensable du voyageur. J'ai acheté le mien peu avant de partir et avec le recul, ce doit être le meilleur investissement que j'ai fait depuis longtemps. Léger, imperméable, coupevent, avec des grandes poches, une capuche et la possibilité d'aérer sous les aisselles, il se range en boule dans une petite poche de sac à dos. Il tient moins chaud qu'un manteau mais la superposition de deux pull-overs en dessous permet de survivre à des températures en dessous de zéro. Il aura tendance à plus garder la chaleur de votre corps, surtout si vous êtes en mouvement avec les écoutilles-aisselles fermées. Un autre aspect important pour le voyageur : il est très facile à laver à la main et sèche en un rien de temps. Tout compte fait, la modernité¹ ce n'est pas si mal, du moins certains de ces aspects.

Comme pour mon sac à dos², Arthur me répétait souvent que je faisais « touriste » avec mon K-way gris et ses fermetures orange fluo. Et il est vrai que la plupart des touristes que nous rencontrons sont habillés de cette façon : t-shirts respirant, pantalon trois en un et polaire rouge. Peut-être certains souhaitent-ils faciliter le travail des rabatteurs ? Il n'empêche que nos modes vestimentaires nous définissent et marquent une différence de taille avec certaines cultures. L'habit ne fait pas le touriste, mais lorsque j'étais au Myanmar, vêtu d'un longy traditionnel, une quantité incroyable de locaux venaient à ma rencontre pour corriger ma manière de le nouer, me féliciter de

.....
1. Voir *Modernité(s)*, page 78.

2. Voir *Sac à dos*, page 101.

mon achat, ou échanger un simple sourire. Cet aspect visuel, que l'on peut croire superficiel au premier abord est, d'après moi, un moyen d'intégration et une preuve d'intérêt, je dirai même d'affection, envers une culture et ses individus.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Kafka

Le retour.

« *Toutes les bonnes choses ont une fin* ». Je méprise ce dicton, l'insouciance avec laquelle il est prononcé. Le renoncement, la fin de la bataille. Tout est perdu.

Du moins c'est ce qu'ils veulent te faire croire. Ah ! Je vois la flamme de la revanche dans leurs yeux et leurs voix tremblent de satisfaction. « *Dur retour à la vie réelle, hein ?* ». Celui qui n'est pas parti ne sait pas ce que c'est de revenir. Et personnellement, je n'arriverai pas à dire pourquoi. Raconter l'entièreté du voyage ne suffirait pas. Voyager comme ça, c'est être libre, totalement libre, « *ah oui, je comprends* ». Je me sens toujours un peu prétentieux quand je parle de ça, intolérant même. Mais le fait est que non, je ne pense pas que cela soit possible de comprendre, ou d'imaginer, si l'on a pas voyagé soi-même.

Bref, tout ça pour dire que le retour, cette phase post-voyage, peut être une tourmente impitoyable, menant l'amoureux du voyage à une torpeur dévastatrice. Repartir n'est pas envisageable dans l'immédiat mais l'attente ronge, et rester devient insupportable. J'ai ce sentiment horrible d'avoir régressé depuis mon retour, d'avoir tourné le dos au mode de vie de mes rêves, quasiment inconnu de tous. « *Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas voyager toute ta vie ?* » Et pourquoi pas ? On pose cette question – souvent avec un soupçon de dénigrement, du style : « *tu vas quand même pas faire ÇA ?!* » – aux voyageurs qui ne peuvent s'empêcher de vouloir repartir comme s'ils étaient fous, déséquilibrés, aveugles du monde qui les entoure. C'est comme si tout le monde marchait dans un même sens - plus ou moins - sauf toi et quelques copains que tu peines à retrouver

dans la masse, tentant de remonter le courant, de le contourner, de s'en écarter. Leurs discussions intéressent peu, voire pas. Incompris et incompréhensifs. C'est un tourbillon, que dis-je, une tornade de questions qui font tourner la tête. A côté de ça, la routine bat son plein et les seuls moments d'évasion sont les discussions entretenues avec d'autres voyageurs, les images d'ailleurs, les pensées lointaines, d'où renaît l'espoir d'un nouveau départ, d'un voyage, vite étouffé par un bruit de réveil.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Lenteur

Keep calm and slow down.

« Dans notre monde moderne et rapide, le temps nous semble un train sur le point de quitter la gare au moment où nous arrivons sur le quai »¹. Alors il faut faire vite, toujours plus vite. Quelle est la première chose que l'on fait lorsqu'on se réveille ? Pour une écrasante majorité, la réponse est « regarder l'heure ». Le temps guide nos journées du matin au soir. Nos modes de vie et cultures en sont les témoins directs. Prenons les exemples des *fast-food* et du *speed-dating*, n'avons-nous plus le temps de nous nourrir, ni de rencontrer des gens ? Carl Honoré, auteur de *l'Éloge de la lenteur*, fait le constat suivant, « nous sommes en train d'accélérer nos vies plutôt que de les vivre vraiment »². Cela s'applique parfaitement au voyage : dans la citation précédente remplacez « vies » par « voyage ». La vitesse permet de faire beaucoup de chose, mais permet-elle de les faire bien ? Elle se concentre sur une finalité et non un processus. L'enjeu est d'abord économique. Benjamin Franklin et la très célèbre phrase « *le temps, c'est de l'argent* », traduisent cette course effrénée au temps et au profit. Pourtant, rien ne sert de courir, il existe des alternatives à cette rapidité. Le mouvement du *slow*, à travers lequel *slow food* et *slow travel* se sont développés, a été lancé dans les années 80 en Italie.

Plus que la lenteur, le mouvement du *slow*, invite chacun à trouver son rythme, sa vitesse de croisière. En se donnant du temps, nous mangeons mieux, nous dormons mieux, nous travaillons mieux. Ce dernier point attire l'attention des entreprises qui

1. Extrait de la conférence Ted Talk de Carl Honoré, février 2007.

2. Idem.

ont déjà remarqué qu'un salarié travaillant à son rythme fournit un travail de meilleure qualité. Du point de vue du salarié, c'est un mode de vie plus sain et agréable, car moins stressant.

La lenteur en voyage est aussi synonyme d'économies d'argent. Favoriser les transports lents, et donc moins coûteux, permet de voyager plus longtemps.

L'expérience de la lenteur est certainement beaucoup plus évidente en voyage, par le degré de liberté qu'il sous-entend. Prendre son temps c'est alors favoriser l'observation, de ce qui nous entoure mais aussi de soi.

C'est aussi sortir de l'économie de l'attention d'Yves Citton, pour qui « *l'attention [est] l'interface entre moi et mon milieu, nous et le monde* »³.

C'est selon moi l'opportunité de vivre pleinement.

.....

2. Yves Citton, entretien par Ariel Kyrou pour Culture Mobile : <http://www.culturemobile.net/visions/yves-citton-ecologie-attention#ancre-video>

Liberté

Illusion.

Je me suis toujours amusé à penser qu'un homme voyageant de cette manière est comme un animal de zoo hors de sa cage, timide et désorienté.

Liberté naturelle, liberté civile, liberté politique, liberté individuelle, autant d'emploi que d'illusions. Comme dit Max Stirner, philosophe allemand du XIX^{ème} siècle : « *La liberté ne peut être que toute la liberté ; un morceau de liberté n'est pas la liberté* »¹. Aucune d'entre elles n'est la Liberté, unique et absolue. Chacune impose ses contraintes, servitudes et dépendances. Alors la liberté absolue existe-t-elle ? Et surtout, est-il possible de l'atteindre ? Je pense m'en être rapproché en voyageant avec Arthur, qui explique : « *se fixer des objectifs de voyage c'est ... c'est déjà un mode de voyage qui n'est pas le nôtre, puisqu'on n'avait pas d'objectif, d'attente, de grosse contrainte temporelle, c'était vraiment la liberté* »².

Spontanéité, liberté de mouvement et autonomie, élargissement de l'éventail des possibles, des choix, pragmatisme. Comme pour le risque³, il faut parler de degré de liberté, et c'est là que le bât blesse. Si j'ai pu atteindre, acquérir un degré de liberté élevé lors du voyage, celui-ci s'est fortement dégradé à mon retour⁴, revenant à sa valeur initiale, à la « normalité ». Que penser face à un tel constat ?

Notre monde est composé de limites, de frontières, d'interdits, et l'homme semble aujourd'hui moins libre que jamais.

.....

1. Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*, 1844.

2. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

3. Voir *Risque(s)*, page 98.

4. Voir *Kafka*, page 61.

Mais le plus effrayant, c'est que nombre de ces limites résident seulement dans nos têtes, et qu'au fur et à mesure que nous les transmettons aux futures générations, comme les anciennes le firent avant nous, l'espace où s'exprime notre liberté se réduit. On peut penser que d'ici quelques décennies la vraie liberté, déjà menacée aujourd'hui, soit définitivement oubliée, laissant place à une liberté formelle et par définition partielle. Voyager peut alors être vu comme un mode d'expression, de contestation et de manifestation en faveur de cette liberté perdue.

Le voyage, le *slow travel* plus spécifiquement, est une amorce, une perche tendue en faveur de la recherche de cette liberté réelle. La conclusion suivante est personnelle et encore théorique. La vraie liberté, l'absolue, n'existe pas. Est accessible sa seule illusion.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Low-tech

La continuité du slow.

Slow travel, low-tech, ça commence à faire beaucoup d'anglicismes. En voyage, les deux termes sont liés. En opposition au *high-tech*, ayant pour objectif de nous faciliter la vie en augmentant notre confort, la vitesse de nos déplacements et plus généralement notre productivité, le *low-tech* est apparenté à des techniques simples, souvent non-mécaniques, économiques et accessibles à tous. Le GPS est une merveilleuse invention. Plus besoin de cogiter au-dessus d'une carte papier à la nomenclature complexe ! Je pense que le problème du *high-tech*, c'est son penchant infantilisant, voire avilissant, aliénant. Nos cerveaux et capacité de réflexion sont moins sollicités et nous courons tout droit vers un scénario à la *Wall-E*¹, dans lequel les humains ne sont plus que des tas de viande incapables de se déplacer avec leurs jambes et comptant seulement sur l'asservissement de milliers de robots.

Dans une optique de prise de temps, le *slow traveller* est bien plus souvent équipé de matériel *low-tech*, plus léger, solide et avec un faible contenu en énergie grise. Pas de problème de batterie ou d'humidité.

J'écris tout ça, puis je réalise que l'on se déplaçait quand même avec pas mal d'électronique sur le dos : deux téléphones du début des années 2000 (incassables), une caméra HD, un appareil photo numérique, une mini-caméra et un ordinateur dont la survie à ce voyage reste un mystère ; auxquels nous ajouterons bien sûr une panoplie de cartes mémoire, câbles et chargeurs en

.....

1. *Wall-E*, Andrew Stanton, 2008

tous genres. Estimation totale : trois kilos, soit près de 10 % de notre chargement total à deux (lui aussi estimé). Alors *low-tech* mais pas *no-tech*². Toutefois rien dont nous aurions pu nous passer au vu de notre projet filmographique³.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

.....

2. *No-tech* : terme inventé dans le flow d'écriture signifiant « sans technologie »

3. Voir *Film*, page 43.

Lucknow

Dans la tête de l'autre.

Les trois cent soixante-dix kilomètres qui nous séparent de Lucknow nous ont poussés à quitter Agra tôt ce matin. Nous arrivons à Kanpur, deuxième ville industrielle du Nord de l'Inde après Delhi. La circulation est, une fois de plus, infernale. Des dizaines de camions à l'arrêt nous obligent à rouler tantôt dans la poussière du bas-côté, tantôt au milieu de la route. Un slalom aussi fatiguant que dangereux.

Alors que nous pénétrons dans Kanpur, je m'arrête à une intersection pour attendre Arthur. Une, deux, puis cinq minutes. Je décide d'aller le chercher et reviens sur mes pas. Introuvable. De retour à l'intersection je tente de l'appeler. Répondeur. Il doit avoir continué dans la direction de Lucknow et m'attends peut-être plus loin. Je roule jusqu'à Gandhi Bridge et aperçoit le Gange pour la première fois. À cet endroit le fleuve doit faire six cents mètres de large. En bas, des centaines de personnes s'y lavent et une cérémonie est en cours. Une sorte de baptême hindou ? Un mariage, ou bien un rite funéraire ?

Arthur a disparu. À coup sûr, son téléphone est déchargé. Je fais une liste dans ma tête : il a avec lui notre argent, le guide et toutes ses cartes ainsi que la seule de nos motos dont la jauge de carburant fonctionne. Il me reste : une bouteille d'eau et cent vingt roupies – l'équivalent d'un euro et soixante centimes, que je dépense quelques centaines de mètres après avoir traversé le Gange, pour acheter de l'essence, sachant mon réservoir quasiment vide.

À ce stade du voyage, nous commençons à nous connaître plus que bien. Que se passe-t-il dans sa tête ?

Première option : « *Je vais m'arrêter dans une station-service et charger mon téléphone quelques minutes pour pouvoir appeler Vincent* ». Trop facile, donc peu probable. Seconde option : « *Vincent m'a parlé d'un hôtel près de la gare de Lucknow, je vais attendre là-bas. Il n'a pas la carte mais saura se débrouiller* ». Quelques heures plus tard, après m'être perdu une demi-douzaine de fois, j'arrive à l'hôtel. Arthur m'attend dehors. Nous nous tapons dans la main en signe de salutation, comme si nous ne nous étions pas vu depuis plusieurs jours.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

M

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Marchandage

Distance économique.

« *Eh baya ! No tourist price !* »¹

En voyage, marchander est un art de tous les jours, mais il est aussi un vecteur d'intégration partielle. En Inde, les locaux le savent, le prix des biens qu'ils vendent est bas pour nos niveaux de vie occidentaux. Les prix étant rarement affichés, donc fixes, tout se négocie. La première proposition vient le plus souvent du vendeur, qui annonce alors un prix élevé. La plupart des touristes acceptent cette offre, parfois après une timide tentative de négociation, pensant déjà avoir fait une bonne affaire. Parfois, celui-ci demande à l'acheteur (étranger) d'annoncer son prix, qu'il peut ensuite rehausser plus facilement, le touriste ne connaissant pas la valeur réelle du bien, dans une monnaie étrangère qui plus est. Le vendeur est dans une position de force. S'il annonce le premier prix, une technique efficace, empruntée aux vendeurs eux-mêmes, consiste à rire franchement suite à son annonce et à dire au revoir en s'éloignant. Bien entendu, huit fois sur dix, celui-ci vous rattrapera avec une seconde offre plus juste. Sans montrer trop d'intérêt à l'objet convoité, la discussion peut reprendre, parfois autour d'une tasse de thé, comme il est coutume de faire lors de l'achat d'un tapis perse. À vous donc d'annoncer un prix, bas cette fois. Au vendeur de vous rire au nez. À force d'allers-retours, les deux partis arrivent à un montant satisfaisant. Après quelques semaines d'entraînement et de mémorisation approximative du prix des choses, tout cela devient naturel et

.....
1. *Wall-E*, Andrew Stanton, 2008

approcher des commerçants devient alors aisé. Ces moments sont autant d'occasions de raconter de quelle manière nous voyageons et d'entamer ainsi des discussions avec les locaux.

Cependant, dans les lieux les plus touristiques, marchander peut s'avérer épuisant et désagréable. La plupart des touristes, dont le nombre ne cesse d'augmenter, et qui fréquentent majoritairement les *highlights*² de ces pays ne négocient pas et restent très froids vis-à-vis de leurs hôtes. De manière compréhensible, les locaux ne cherchent plus le contact avec les touristes, et vice-versa.

Autour de lieux tels que le Taj Mahal, marchander m'a semblé compliqué. Les pratiques des touristes étant complètement détournées de la dimension humaine. Nous sommes alors vus comme des portes-monnaie sur pattes.

Si pour certains touristes en voyage de quelques jours à quelques semaines il est possible de minimiser le contact avec les locaux - par l'établissement d'une routine hôtel - sites touristiques ou dans le cadre d'un séjour organisé et dirigé par un guide étranger par exemple - cela est extrêmement dur moralement pour le voyageur en route pour plusieurs mois et dont l'essence même d'un voyage repose en grande partie sur les rencontres humaines, comme l'explique ici Arthur :

« Ce rapport à l'argent il t'éloigne de ces personnes parce qu'eux te considèrent comme quelqu'un d'autre, comme quelqu'un de riche et eux de moins riches. Donc ça met tout de suite une distance et chaque fois que t'as un contact avec l'argent, comme en Inde, tu te dis « putain je pourrai jamais vivre avec eux » ou « je serai jamais intégré » et c'est à cause de ce rapport à l'argent. [...] Du coup ça

1. « Eh oncle ! Pas le prix touriste ! » Phrase souvent répétée en Inde après des annonces de prix ahurissantes. Baya signifie « oncle », « frère » en hindi. Les indiens l'emploient souvent entre eux.

2. Les lieux les plus connus. Exemple : le Taj Mahal en Inde, Bagan au Myanmar, ...

[le marchandage] peut être un billet d'intégration, ça peut être une force, parce que si tu ne négocies pas, ça y est, le fossé est creusé. Tu peux plus être d'égal à égal avec cette personne, d'une part parce que tu t'es fait entuber, mais aussi parce que t'as montré que t'avais du fric et que tu t'en foutais. Alors que lui en face il attache de l'importance à ça, et si tu négocies, et bien, en y allant à fond, tu rentres dans un jeu qui peut t'aider à t'intégrer, parce qu'entre eux, entre locaux ils négocient aussi. [...] C'est le problème avec le développement du tourisme, on a fait des voyageurs des consommateurs. [...] tu peux plus exister à l'étranger sous une autre forme que celle des consommateurs excessifs qu'ils sont »³.

.....
3. Entretien avec Arthur, Annexes, page 136.

Marcher

Poésie et déplacement.

« *Va, Va, Va petits petons petit pas pedibus,*
si t'es fatigué t'as qu'à prendre l'autobus ! »¹

Sauf que des fois, y a pas d'autobus. Et ça peut parfois être long, fatiguant, glissant ou tout simplement pas le bon moment. Marcher reste un moyen de déplacement que j'affectionne, et particulièrement dans la nature. Une forêt tropicale, un désert de caillou, un sentier himalayen, le bois d'à côté ou la colline d'en face. Ecouter le silence, le bruit des feuilles, de ses pas. Sentir le poids de son sac, de son corps. Libre de se faufiler partout, d'accéder aux lieux les plus reculés. Lever la tête, regarder autour de soi. La répétition des mouvements « lever », « pousser », « poser »², mène vers une léthargie dans laquelle les pensées sont au-devant de tout. Evoquant ses voyages, Jean-Jacques Rousseau déclare « *jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied* »³. C'est une forme de méditation, un moment d'introspection. Je perçois la marche comme une poésie, un cheminement physique et mental. Un retour aux sources peut-être, à la simplicité. Dans les années cinquante, Roland Barthes exprimait déjà le fait que « *marcher est peut-être - mythologiquement - le geste le plus trivial, donc le plus humain* »⁴. Ainsi, marcher aujourd'hui, dans le sens d'un

.....

1. Chanson chantée par « Mamie » pour bien respirer en marchant.
2. Décomposition de la marche selon une technique de méditation vipassana.
3. J.J. Rousseau cité par Albert Babeau, *Les voyageurs en France ; depuis la renaissance jusqu'à la révolution*, 1885.
4. Roland Barthes, *Mythologies*, 1957, Éditions du Seuil, Paris.

processus d'introspection ou de contemplation par exemple, est une forme de critique et de résistance à une modernité⁵ faisant du corps un outil superflu.

David Le Breton est anthropologue et sociologue, spécialisé dans les mises en jeu du corps humain. Dans *L'éloge de la marche*, il soutient que la marche est « propice au développement d'une philosophie élémentaire de l'existence »⁶, et évoque un phénomène de « jubilation sensorielle » résultant de sa pratique.

J'ai évoqué ma préférence de marcher dans la nature. Mais la marche est démocratique et ajustable à tout un chacun. Ainsi, la marche peut être urbaine⁷, spirituelle ou encore sportive. Il existe autant de marcheurs qu'il y a d'humains sur Terre : marcheurs des montagnes, des déserts, des forêts, des plaines ou des sentiers, marcheurs solitaires, silencieux, en groupe et en chantant, lents ou rapides. Libre à vous d'adopter, d'inventer sinon, la pratique qui vous convient.

« L'espèce humaine commence par les pieds, [...] même si la majorité de nos contemporains l'oublie et pense que l'homme descend simplement de sa voiture »⁸.

.....
5. Voir *Modernité(s)*, page 78.

6. David le Breton, *L'éloge de la marche*, 2000, éditions Métailié.

7. Voir *Yangoon*, page 128.

8. David le Breton, *L'éloge de la marche*, 2000, éditions Métailié.

Modernité(s)

Histoires de contrastes.

Il y a un monastère bouddhiste à Mandalay - dont le nom m'échappe aujourd'hui - situé au Nord de l'enceinte de l'ancien palais, au pied de Mandalay Hill.

Pagodes, mini-pagodes, statues et statuettes du Bouddha, couché, assis. Parmi eux deux jeunes moines, des enfants chahutent, sautent et courent dans cette forêt de *kyauksa gu*, petits temples abritant des stèles de marbres sur lequel est gravé le plus grand livre du monde.

Plus loin, assis sur un muret, plus âgés et drapés d'un tissu rouge ocre, deux autres moines me tournent le dos. Ils semblent discuter, l'un penché au-dessus de l'épaule de l'autre, puis après de longs silences, s'esclaffent en cœur. Je les observe de loin, les photographie, m'approche, et aperçoit enfin le centre de leur échange : un *IPad*, large comme deux mains, diffusant une série télévisée populaire.

Mandalay, Myanmar, avril 2015

Depuis le petit matin, nous marchons sur des sentiers escarpés, aux pieds du massif des Annapurna. Lentement nous progressons vers la troisième étape de notre trek. Les jambes sont lourdes et les pauses fréquentes. Les stigmates de notre séjour en Inde se font encore sentir.

Peu après la traversée d'un petit village, niché dans le creux d'un col, un étrange personnage nous rejoint. Le vieil homme rit en nous rattrapant. Il n'a plus que quelques dents. Vêtu d'une chemise claire bien trop large, d'un jean bleu délavé

et de sandales en plastiques, il porte sur son dos quelques bûches. Il s'arrête à notre niveau pour rallumer sa cigarette : « *Namaste !* ». Le vieux nous indique le chemin vers Bhadaure. Nous le suivons quelques mètres, du moins essayons. Qu'est-ce qu'il est rapide ! Avec ses sandales en plastique, le bois sur le dos et sa cigarette au bec. À croire que le confort nous affaiblit.

Massif des Annapurna, Népal, mars 2015

Je me rappelle une photo¹ prise par Roger Stonehouse, un photographe australien, prise sur un marché de Bagan. Elle montre deux garçons, presque adolescents, main dans la main. L'un porte un jean bleu foncé, sur lequel sont brodées des inscriptions en anglais, et un t-shirt du groupe AC/DC. De sa main libre, il tient une cigarette et en recrache un nuage de fumée. L'autre est vêtu de l'habit traditionnel bouddhiste, l'épaule découverte et le crâne rasé. Tous deux ont les yeux rivés sur l'objectif.

.....
1. *An odd couple*, Roger Stonehouse, janvier 2012

N

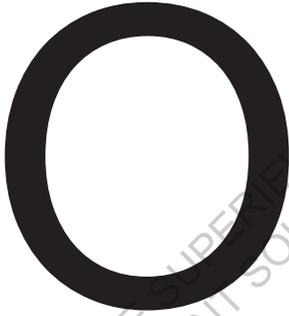
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Nuit n°87

Précarité du voyage.

On venait d'arriver sur la crête et le soleil touchait déjà l'horizon. Avec ça, la température commençait à baisser, elle aussi, et le vent se levait, par bourrasques. Le bosquet d'arbre le plus proche était à une centaine de mètres, au sommet de la montagne qu'on venait de gravir. Il nous protégera du vent et il y a du bois pour le feu. Tout s'est déroulé très vite. J'installais la tente et Arthur commençait à chercher du bois. Elle est tombée en quelques minutes. Il a fallu continuer avec les lampes de poche. Le vent s'est mis à souffler plus fort encore et le seul endroit à peu près plat qu'on ait trouvé était sûrement le plus exposé du coin. Mais on avait marché toute la journée et l'idée de déplacer le campement nous fatiguait encore plus. Alors on est resté en se disant que ça allait être une sacrée nuit. On a utilisé ce qu'il nous restait d'eau pour faire chauffer une soupe, cuire du riz et un café dans la même casserole. Celle que l'on a achetée à Istanbul. Le feu crépitait entre de petits buissons et le vent faisait tourner la fumée. On s'est couché après avoir éteint le feu, il n'était pas encore vingt heures mais il faisait nuit noire. Depuis la tente, le vent semblait souffler plus fort. Il s'engouffrait entre les deux toiles et s'infiltrait par la moustiquaire, glacial. Je ne me souviens pas avoir dormi cette nuit-là. Vers six heures on a rallumé le feu pour faire réchauffer du café. Puis on a tout replié et on a commencé à descendre vers l'autre vallée en même temps que le soleil commençait à éclairer les premiers sommets.

*Quelque-part entre le monastère de Sumela et Trabzon, Turquie,
novembre 2014*



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Origine

Genèse d'une démarche.

L'origine, c'est le commencement, la première apparition ou manifestation de quelque chose¹.

Je suis parti la première fois le 31 juillet 2011, quelques jours après avoir fêté mes dix-huit ans. Trois semaines d'autostop en Europe centrale. L'été qui suivait, ce fut au tour de l'Islande. Quatre semaines. En 2013, les Balkans, jusqu'à la mer noire. Six semaines. L'autostop m'a permis d'exprimer un besoin d'évasion et est rapidement devenu une sorte de drogue. Où que j'aille, il fallait que ce soit en tendant le pouce. C'était grisant, exaltant, les limites que je connaissais avaient pour la plupart disparues et j'ignorais où se trouvaient les nouvelles.

Voyager me permettait à la fois de répondre à mon introversion et au désir d'aventure que je portais, que je porte toujours. Je ne sais pas vraiment pourquoi je suis parti ce 31 juillet².

Je m'accorde avec Nicolas Bouvier selon qui « *le voyage se passe de motif* »³, j'en avais tout simplement envie.

Ce premier voyage fut initiatique. J'appris à appréhender l'inconnu, à parler l'anglais et à m'exprimer avec les mains, j'appris à rester seul, à trouver le meilleur endroit pour dormir, ou le moins pire, à manger pour trois sous, à faire de l'autostop, à lire une carte, à aborder des inconnus et à m'en méfier. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience des possibilités qui m'entouraient, que j'ai goûté pour la première à un tel degré de liberté⁴. Qui n'en redemanderait pas ?

1. Définition du dictionnaire larousse.fr.

2. Voir *Spontanéité*, page 106.

3. Bouvier Nicolas, 1963, *L'usage du monde*, Librairie Droz.

4. Voir *Liberté*, page 66.

J'ai réappris à voir et observer en voyage. Les sens en alertes, la curiosité à son paroxysme. J'avais trouvé un moyen d'aller à l'encontre de la banalité du quotidien, de la routine paralysante. Le voyage allège. Ni passé, ni futur, tout est présent et spontanéité. C'est une manière d'exister. Franck Michel parlerait peut-être d'*égotourisme*⁵, mais c'est aussi une manière de se remettre en question, puisqu'à la fin de chaque voyage, c'est face à soi-même qu'on se retrouve, changé. Voyager ne se résume pas seulement à chercher des nouveaux paysages, de nouvelles rencontres, c'est aussi chercher à « *avoir d'autres yeux* »⁶, un nouveau regard sur le monde et ses choses.

.....

5. Franck Michel, 2013, *Du voyage et des hommes*, Livres du monde.
6. Marcel Proust, 1925, *La Prisonnière*, éditions Gallimard.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

P

Paysage

Nature et politique.

Buzludzha. C'est le nom de l'ancienne maison du parti communiste bulgare, qui accueillait les congrès du parti il y a encore quinze ans. À quelques kilomètres du col de Chipka, Buzludzha est posé au sommet de la montagne. OVNI. Le monument est composé d'une soucoupe d'un diamètre de cinquante-cinq mètres, abritant la salle des congrès, et d'une tour adjacente de soixante-dix mètres, percée d'un vitrail couleur rubis représentant une étoile.

Aujourd'hui, Buzludzha dépérit sous le poids de la neige, la force du vent, la violence des averses et les pillages. La brutalité du lieu en fait son étrangeté, sa force, sa beauté. L'entrée est celle d'un terrier, grignotée dans un mur et barrée de fers à béton. Nous nous y fauflons.

La coupole de la soucoupe est percée de milles trous, cicatrices d'une bataille dont seul le temps fut témoin. La lumière du soleil s'y infiltre et ses rayons viennent lacérer les visages de Marx, Engels, Lénine ou autre Zhikov, Dimitrov et Blagoev, illustres camarades représentés en mosaïque sur les murs de la salle principale. Un visage manque, remplacé par la phrase : « *It's just a face* »¹.

Au sous-sol, dans un recoin, une échelle semble s'élever sans fin dans les ténèbres. L'ascension dure plusieurs minutes. Les derniers barreaux sont déjà rougis par la lumière que l'étoile filtre et tamise. Je n'ai pas le temps de souffler qu'Arthur est déjà reparti à l'assaut de la tour. Toujours plus haut. Lorsque je le rejoins, il est au sommet de la tour et sourit. Devant nous,

.....

1. « *Ce n'est qu'un visage* ».

un océan de nuages effleure délicatement le versant sud de la montagne. J'essaie de discerner l'horizon, entremêlé entre terre et ciel, mais celui-ci reste indistinct.

Buzludzha, Bulgarie, octobre 2014.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Photographie

Mort d'un blog.

Je ne suis pas un bon photographe, mais j'aime prendre des photos. Elles participent à la mémoire du voyage et font parfois rejaillir les émotions que j'éprouvais au moment même de la prise de vue, comme ce matin indien¹, mélange de joie, d'admiration, de fierté, de paix et de calme. Comme l'étourdissant et l'apaisant silence du *Dasht-e kavir*, le « grand désert salé », infini.

Les meilleurs de ces clichés furent postés sur un blog, illustrant des articles destinés à mes parents et mes amis, afin de partager avec eux quelques moments et anecdotes de voyage.

Mais, arrivé en Inde, le nombre de photos que je prenais a sensiblement diminué. Je préférerais graver ses images dans ma tête plutôt que de les figer à jamais. Alors, en janvier, le blog est mort. Les mises à jour étaient trop longues, les connexions mauvaises et rares. Surtout, le voyage est devenu pour moi à cette période un mode de vie, un quotidien que je voulais vivre à fond. En prenant moins de photos, je me détachais ainsi du stéréotype du touriste. J'évitais le regard des locaux sur l'appareil volumineux, synonyme de richesse et donc d'inégalité et j'apprenais alors à observer, à voir avec de nouveaux yeux², plus attentif à la réalité, et moins à la recherche d'un potentiel cliché.

.....

1. Voir *Banalisation*, page 24.

2. Voir *Origine*, page 83.



.....
Matin indien, Inde, 28 février 2015.



.....
Dasht-e kavir, Iran, 15 janvier 2015.

Postures de voyageurs

Tensions et contradictions.

Dans *L'Idiot du voyage*, Jean-Didier Urbain écrit : « [...] hanté par le mythe du voyageur, le touriste n'échappe pas au mépris. Méprisant ses semblables, il se méprise lui-même »¹.

« L'Idiot » n'a rien d'un imbécile, il est le voyageur et le touriste lambda, deux personnalités que notre société a aujourd'hui tendance à opposer. Parallèlement, le touriste se veut voyageur et le voyageur dénigre le touriste. Ce que J.-D. Urbain tente de faire, c'est d'atténuer la frontière les séparant, car comme Rodolphe Christin le rappelle, « *Il y a parfois du voyage dans nos tourisimes et toujours du tourisme dans nos voyages* »².

Pour l'avoir expérimenté, il me semble néanmoins que la différence entre le touriste et le voyageur est bien réelle, et ma pensée rejoint celle de Thierry Paquot : « *Le voyageur n'est pas un touriste, non pas que cette dernière nomination soit péjorative - nul mépris dans mes propos, mais un choix. En effet, le touriste effectue un tour, c'est-à-dire qu'il part pour revenir, identique à lui-même, mais avec la confirmation que ce qu'il a vu correspond bien à ce qu'il imaginait* »³. Le touriste étant voyageur mais le voyageur n'étant pas réellement touriste, peut-être que le débat est alors sémantique ? Pour n'offenser personne, partons du principe que tous sont voyageurs. Il existe alors plusieurs déclinaisons d'entre eux, que l'on peut commencer à distinguer, grossièrement je l'entends, à travers deux grandes catégories : les voyageurs ponctuels, qui profitant des vacances qui leurs

1. Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage : Histoires de touristes*, 2002, Poche

2. C. Bourbeillon interview Rodolphe Christin, « *Le tourisme a-t-il tué l'esprit du voyage ?* », octobre 2008, sur <http://petitesbullesdailleurs.fr>

3. Paquot Thierry, *L'autre comme ailleurs*, in *Villes, voyages, voyageurs*, 2005, L'Harmattan, p. 23.

sont accordées, et les voyageurs continus, voyageant plusieurs mois, voire plusieurs années.

Parmi les voyageurs ponctuels, nous retrouvons les voyageurs du club-masse, en vacances d'une à trois semaines dans des lieux relativement peu éloignés de leurs domiciles, dans leurs pays d'origine ou dans des pays limitrophes. Puis les voyageurs inconnus issus par exemple de l'immigration et qui effectuent de nombreux voyages « au bled ».

Viennent ensuite les voyageurs internationaux, qui nous intéressent d'avantage. Ils se déplacent en groupes et leur séjour est planifié à l'heure près, et « *consomme[nt] un déplacement* »⁴, desquels se distinguent les voyageurs ponctuels autonomes. Ceux-là font leur voyage sur mesure. Itinérants ou non, leurs voyages sont plus spontanés et tendent à sortir des sentiers battus.

Du côté des voyageurs continus nous trouveront les impatientes, effectuant trois fois le tour de la planète en quelques étapes, de façon à tout voir. Mais qui d'après moi, ne voient rien, mais là n'est pas le sujet. Nous retrouvons ensuite les meutes déchaînées des voyageurs groupés, dont les mouvements ne sauraient que nous rappeler celui d'un banc de sardines face à l'assaut d'un prédateur. Ceux-là n'adresseront peut-être jamais la parole à un local, résidant dans des hôtels conçus sur mesure et se déplaçant dans des bus 100 % hermétiques.

Venons-en aux voyageurs continus « classiques », les célèbres *backpackers*. Ces derniers commencent leur voyage par un long vol pour atterrir dans une contrée lointaine qu'ils essaieront de visiter de fond en comble, d'auberges en auberges, alternant découvertes culturelles et cuites entre occidentaux. Enfin viennent les voyageurs continus de la culture-voyage⁵, les *slow*

4. Thierry Paquot, interview par Thomas Monnerais, in Alternatives Internationales n° 064, septembre 2014.

travellers, plus discrets. Ceux-là parcourent en général plus de kilomètres au sol. Ce qu'il leur importe – ce qu'il nous importe – c'est la démarche. Ces derniers se démarquent aussi d'un point de vue économique, privilégiant des modes de déplacement peu coûteux et correspondant souvent à des budgets serrés. Ces voyageurs sont souvent étudiants ou jeunes travailleurs sans revenus fixes. Ils font le choix, plutôt que d'aller loin et vite – et donc cher –, d'aller lentement et longtemps.

D'ici on peut discerner et mettre des mots sur la frontière, bien que floue et poreuse, séparant le touriste du voyageur. L'un pratique le « voyage vu » et le second le « voyage vécu », en reprenant les termes employés par un certain M. Muszlak, lors d'un Café Géographique de Paris. Il ajoute : « *On peut aussi dire que le touriste entre dans le monde, tandis que le voyageur laisse entrer le monde en lui* »⁵.

Nous parlons alors d'une différence de comportement et d'état d'esprit vis-à-vis du voyage et de ce qu'il implique. Pour Arthur le voyageur de la culture-voyage, auquel nous nous auto-assimilons « *est beaucoup plus discret et respectueux* »⁶ tandis que les voyageurs groupés, les impatientes ainsi qu'une grande partie des *backpackers* pratiquent le « voyage vu », « *une façon de voyager qui écrase celle des autres* »⁷. Car le problème ne réside pas dans l'appellation de ces différents types de voyageurs mais dans l'impact que le comportement de certains peut avoir sur la manière de voyager des autres.

.....
5. Voir *Culture-voyage*, page 29.

6. Jean-Louis Tissier, Gilles Lapouge, Emmanuel Lézy, Maud Lasseur, « *Géographie et voyage* », mai 2001, cafés géographiques de Paris.

7. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

NB : J'entends bien avoir effectué ici plusieurs généralisations qui peuvent sembler grossières voire irrespectueuses envers certains voyageurs. Mais ces caricatures permettent, je l'espère, de mieux visualiser et distinguer chacune de ces postures au sein de mon propos.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Q

Question de genre

Voyager en tant que femme.

Je dois dire que je rencontre quelques difficultés à aborder ce sujet. Évoquer le fait même qu'il puisse y avoir une différence entre voyageuse et voyageur me semble anormal. Internet regorge pourtant de blogs de voyageuses, s'essayant à des articles intitulés « *L'art de voyager en tant que femme* »¹, « *voyager seule quand on est une femme* »² ou encore « *Oser voyager seule* »³. Ce que j'y lis s'applique autant aux hommes qu'aux femmes : faire attention à son comportement, à la manière de s'habiller, à ce qu'on mange et boit, etc. Je dirais qu'il y a aujourd'hui autant de femmes que d'hommes voyageant seuls sur de grande durée. Il est vrai que les femmes ne peuvent pas se rendre dans certains endroits où les hommes ont accès. Cependant l'inverse se vérifie aussi. Le contact avec les hommes est plus complexe pour elles dans certains pays, comme le contact avec les femmes sera plus complexe pour un homme.

Quelques mots d'Arthur autour de la question de genre en voyage : « [...] *tout est taillé pour l'homme. Le monde est fait pour nous, l'Europe peut être pour hommes et femmes mais il y aura toujours un penchant pour l'homme. Ça doit être chiant pour elles...* »⁴. Elles seront en effet les premières et les plus directement contraintes par les convenances sociales des pays visités. Dans les pays où les femmes se battent encore pour leurs droits les plus fondamentaux, je pense ici à l'Inde ou l'Iran, les

-
1. <http://artdevoyagerseule.com>
 2. <http://www.tourdumondiste.com>
 3. <http://www.psychologies.com>
 4. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

voyageuses occidentales ont avant tout le statut de touristes. De ce fait leurs manquements éventuels à ce qu'une femme peut ou ne peut pas faire dans ces pays vont être abordés avec plus de tolérance. Ainsi on peut dire que le voyage n'est pas la copie conforme d'une discrimination homme/femme. Les principaux problèmes rencontrés par les femmes en voyage semblent principalement dus au regard des hommes et à la place de la femme dans les sociétés traversées. Je me souviens cette jeune femme suisse que nous avons rencontrée en Iran. Elle nous racontait que les hommes ne lui adressaient pas la parole, l'ignorant totalement et ne communiquant qu'avec son ami. Ce genre de discrimination peut avoir lieu n'importe où, pays occidentaux compris. Il ne faut pas en faire une généralité, même si ces comportements seront plus courants dans certaines régions du monde. En revanche, cette jeune suisse n'avait aucun problème à parler avec des jeunes femmes iraniennes, ce qui a été très rare pour nous. Cependant, remis dans leur contexte, ces situations ne devraient pas nous surprendre : en Iran, hommes et femmes ne partagent pas les mêmes rames de métro, ne prient pas dans le même espace et fréquentent majoritairement des individus du même sexe. Us et coutumes qui s'appliquent bien sûr aux étrangers.

Les quelques voyageuses, seules ou en duo, que j'ai pu rencontrer en voyage ne m'ont pas semblé moins téméraires, ni moins spontanées, que leurs homologues masculins. En revanche, nombreuses sont celles qui aimeraient voyager mais ne le font pas en raison de leur genre. « *J'aimerais voyager comme ça, mais tu sais, en étant une fille...* ». De nombreuses blogueuses ont écrit des articles sur le voyage en tant que femme et le voyage en général. Alors oui, cela semble plus difficile qu'en tant qu'homme, mais pas du tout impossible, il suffit de se rendre sur ces blogs pour se rendre compte qu'elles sont de plus en

plus nombreuses à suivre les traces d'Alexandra David-Néel⁵ ou Robyn Davidson⁶. À mon sens, la peur de voyager, pour femmes et hommes, est la conséquence d'un conditionnement culturel, chargé de préjugés, comme cela peut-être le cas pour la pratique de l'autostop⁷. Sophie, qui a effectué une mission pour une ONG raconte : « *ils ont pas voulu m'envoyer seule, parce que c'était trop dangereux pour moi, en tant que femme, donc ils m'ont fait partir avec deux gars, qui avaient rien à voir avec l'architecture mais qui avaient envie de faire du bénévolat pour assurer ma sécurité sur place. Donc sur place je pouvais pas marcher seule dans les rues. C'était mon escorte* »⁸.

Voyager en tant que femme est une pratique qui se démocratise proportionnellement à l'augmentation des voyageuses. La nouvelle se répand rapidement. Après tout, voyager, qu'on soit un homme ou une femme, c'est voyager.

.....

5. Voyageuse, exploratrice, orientaliste, tibétologue, chanteuse d'opéra, journaliste et écrivain (1868-1969).

6. Voyageuse et écrivain australienne. Auteur de *Tracks*, qui raconte son périple en chameaux à travers le désert australien.

7. Voir *Autostop*, page 20.

8. *Entretien avec Sophie, Annexes*, page 155.

R

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Risque(s)

Expression personnelle.

« *Du latin resecum, ce qui coupe. Fait de s'engager dans une action qui pourrait apporter un avantage, mais qui comporte l'éventualité d'un danger* »¹. Avoir le goût du risque. Sous ses différentes formes et à différents degrés, la prise de risque est au voyage ce que la cerise est au gâteau.

Guy Chaumereuil, président de l'association Montanea, prononce ces quelques mots en hommage à Tancrède Melet² : « *Il s'était exprimé sur le risque, sans lequel la vie n'existe pas vraiment. [...]* ³ ». Le risque rend-il plus vivant ? Il y a évidemment plusieurs degrés de prise de risque. Sortir sans ses bottes après une grosse averse, tendre le pouce le long d'une route, marcher sur une sangle quarante mètres au-dessus du sol. Aujourd'hui, le risque est mystifié, notre environnement est de plus en plus contraignant sous prétexte d'être plus sécurisé. Robert Castel, dans *L'insécurité sociale*⁴, donne une hypothèse du pourquoi de cette tendance : plus l'on est en sécurité, plus la demande de sécurité est forte. Mais il faut bien admettre que plus on est en sécurité, enveloppés dans nos cocons en kevlar, plus vivre perd son sens. « [...] *vivre, c'est échapper à l'enfermement* »⁵ écrit Frédéric Barbe. Voyager est malheureusement déjà un risque aux yeux de notre société.

.....

1. Définition du dictionnaire larousse.fr .

2. Tancrède Melet, fondateur des Flying Frenchies, est mort le 5 janvier 2015 dans un accident de montgolfière.

3. Citation complète : « *Il s'était exprimé sur le risque, sans lequel la vie n'existe pas vraiment. Nous l'avions découvert sincère, concentré, précis. Presque timide, mais d'une grande écoute, attentif au public, généreux.* »

4. Robert Castel, *L'insécurité sociale. qu'est-ce qu'être protégé ?*, 2003, Paris, Seuil/La république des idées.

5. Frédéric Barbe, *le voyage masse, écrire ses récits de voyages aujourd'hui*, 2016, éditions à la criée.

Pour nous, ce n'en est pas un. Dans notre cas, une prise de risque serait de partir en randonnée pour quelques jours avec deux bouteilles d'eau en se disant qu'on trouvera bien un endroit pour les remplir le lendemain (raté), faire une demande de visa pour l'Iran une semaine avant de vouloir y entrer (raté aussi), acheter des motos en Inde sans permis deux roues - et sans savoir conduire d'ailleurs -, manger des *parathas* dans un bouiboui le long d'une route⁶ de l'Uttar Pradesh, la liste est aussi longue que variée. Ce que je veux dire, c'est que les limites que l'on se fixe sont relatives.

Chacun définit les siennes, se retrouve implicitement, du fait de leurs caractères, à la fois flous et mobiles, dans le désir de les franchir, de les repousser. C'est peut-être notre manière de résister à l'enfermement et d'affirmer notre autonomie, d'exprimer notre liberté⁷.

.....

6. Voir *Fatigue*, page 41.

7. Voir *Liberté*, page 66.

S

ECOLE NATIONALE SUPPLÉMENTAIRE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sac à dos

Accessoire n°1.

Il m'a suivi une année durant sans sourciller. Un Quechua 60+10 litres vert foncé avec les sangles vert pomme. Double compartiment central, avec possibilité de les fusionner, ouverture « en valise » ou standard. Deux poches latérales profondes, une poche sur le capot supérieur, externe, et une autre interne, plus discrète. Sangle d'ajustement poitrine et bassin, avec une mini-poche au niveau du rein droit. Quatre accroches en partie inférieure offrant la possibilité de sangler une tente par exemple.

Niveau confort, les sangles d'épaules sont rembourrées et réglables dans tous les sens, le dos est aussi rembourré et respirant avec accès aux armatures internes : pratique pour les réglages ou petites réparations, mais offre aussi une cachette discrète, au cas où. L'inconvénient d'un tel sac en voyage, c'est l'aspect fluo criant « *ICI, TOURISTE !* ». Impossible de passer inaperçu. Les bagages en disent d'ailleurs beaucoup sur leurs propriétaires. Un vieux sac pas trop volumineux : baroudeur. Une valise énorme dans un pays tropical : novice. Des jugements qui ne s'avèrent pas toujours justes, certes, mais souvent.

Malgré sa super résistance, le mien fut abîmé par un employé d'aéroport qui n'a pas dû voir les poignées facilitant le transport du sac, quand il n'est pas sur un dos, ou qui les a vues mais n'en avait rien à faire. Résultat, le tissu du capot supérieur est déchiré sur trois centimètres. Grâce au tissu *ripstop* la déchirure n'a pas empiré. Et puis comme on dit : « *les cicatrices font les souvenirs* », c'est la patine, la marque du temps et une histoire.

Tout au long du voyage, j'ai accroché des choses sur lui : des bouts de ficelles de couleurs trouvés sur une route, un pin's rouillé, une

épingles, qui faisaient partie des objets que je ramassais en me disant « ça pourra toujours servir ».

Il me suit toujours et il n'a pas fini de voyager. Cependant 60+10 litres, c'est volumineux et je pense que mon prochain voyage se fera avec un sac plus passe partout : un 40+10 par exemple. Ça permettrait de se déplacer plus facilement, sans cogner à chaque passage de porte, sans gêner dans le bus ou le métro, sans décourager les conducteurs de twingo sur l'autoroute. Ça m'obligerait aussi à n'emporter que l'essentiel. Dans les pays chauds c'est assez facile, on vit en tongs, short et chemise, mais dans les pays froids il faut quand même de la place pour un manteau, un sac de couchage performant, des grosses chaussettes et deux pulls minimum. C'est un sujet qu'on a abordé plusieurs fois en voyage avec Arthur. Quelques mois après être rentrés, il a conseillé un de ses voisins qui voulait partir six mois en voyage de partir ultra-léger, et c'est ce qu'il a fait.

Sensation

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.*

idéal social de
la liberté ?

Arthur Rimbaud, mars 1870.

Solo

Rarement seul.

Sans vraiment redouter le voyage en solo, je pense tout de même le craindre un peu. Les longues heures passées avec soi-même, les décisions à un vote, l'approche d'un territoire inconnu, seul(e), un mélange à la fois attractif et terrifiant.

Tout juste arrivé en Asie, un jeune ami m'a fait part de son angoisse après une dizaine de jours sur place « *Je commence un peu à flipper [...] quatre mois seul, c'est long* ». Pourtant, il m'a semblé qu'il était difficile de rester seul en voyage, particulièrement en Asie, continent prisé par les voyageurs en tout genre. Vu d'un angle différent, la volonté de ne pas rester seul(e) est une bonne raison pour se diriger vers les gens, pour favoriser les rencontres. La solitude, que je peux aimer et haïr à la fois, est alors motrice d'un processus d'ouverture d'esprit. Les astuces pour faire des rencontres en voyage sont diverses : le *woofing* ou le *couchsurfing* pour rencontrer des locaux, les auberges de jeunesse pour rencontrer d'autres voyageurs, les cafés, bars, coins populaires, et j'en passe.

Inversement, certains locaux souhaitent rencontrer des étrangers. Le voyageur solo est alors une « cible » privilégiée, moins intimidant et donc plus accessible qu'un groupe, il est plus sollicité. Il n'est pas rare de se voir inviter chez l'habitant, sans en avoir fait la demande. Le désir de rencontre fonctionne bien dans les deux sens.

C'est donc la première fausse idée que l'on se fait du voyage en solo. Les moments de solitude sont rares et au contraire, souvent les bienvenus. Ils sont des moments précieux et autant d'opportunités de réflexion, de repos, d'introspection. En voyage les milliers d'informations que nous captions – couleurs,

formes, mots, paysages, comportements, chiffres, itinéraires, le tout multiplié par centaines – nécessitent du temps pour être assimilées, comprises et acquises. Une réflexion personnelle tournée sur soi, le monde et l'Autre¹ peut en être la résultante. Le voyage en solo, où qu'il soit effectué, est à la fois un voyage intérieur. Le voyage introspectif, ou la tourmente, comme d'autres le nomment. C'est aussi une opportunité pour exercer des passe-temps que l'on affectionne. Pour certains le dessin, la lecture, la méditation ou encore la photographie.

Voyager seul est pour moi synonyme de liberté² absolue, c'est l'individualité dans son champ d'expression le plus large. T'en penses quoi Arthur ?

« Je l'ai bien vécu quand on s'est séparé au Myanmar. Quand tu te retrouves seul, tu retrouves une espèce de poésie, de par les silences. C'est de l'introspection. Quand t'es seul, tu parles peu [...]. Et le fait de parler, c'est reconnaître la subjectivité de l'autre, une intersubjectivité. C'est réciproque. L'autre est extérieur à soi. Alors que quand tu parles, c'est comme si tu faisais partie du monde. Quand tu parles pas c'est plus « toi et le monde » mais « le monde c'est toi ». Et je trouve ça vachement reposant »³.

.....

1. Voir *Altérité*, page 16.

2. Voir *Liberté*, page 66.

3. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

Spontanéité

L'instinct du voyageur.

La pratique du *slow travel*, intuitive ou volontaire, mène à un mode de pensée et un état d'esprit dans lesquels l'indétermination joue un rôle majeur.

Majeur car c'est cette posture qui va mener certaines décisions et forger un voyage unique. C'est pour moi le pouvoir de la spontanéité : l'expression d'un désir et aussitôt, sa réalisation ni calculée, ni réfléchie.

En un sens, le voyage spontané s'oppose aux voyages modernes, ultra-déterminés et mécanistes, qui ont de ce fait tendance à s'uniformiser. Par définition la spontanéité crée l'inattendu et la singularité, poussée par l'instinct, ce sentiment profond qui au-delà de toutes réflexions et raisonnements nous amène sur certains chemins plutôt que d'autres.

« *En route, le mieux c'est de se perdre. Lorsqu'on s'égare, les projets font place aux surprises et c'est alors, mais alors seulement, que le voyage commence* »¹ nous dit Nicolas Bouvier. Dans un milieu inconnu et un état d'incertitude, nous donnons de l'importance à notre instinct. Ce n'est pas forcément s'en remettre au hasard, le voyageur spontané est à l'écoute, de soi et de son environnement. Il me semble alors juste de ne pas classer action spontanée et action irréfléchie sur le même plan, car la spontanéité fait aussi appel à une histoire, personnelle ou non, à une expérience.

Elle induit une indépendance et la possibilité d'agir selon ses désirs. L'action devance la réflexion et contourne alors la situation du choix. L'action spontanée est donc libre. Je ne cherche pas à dire que chaque action doit impérativement

.....

1. Nicolas Bouvier, dans sa préface à *Paroles de voyageurs*, textes recueillis et présentés par Christian Robin, Albin Michel, 2001.

être spontanée, tout comme je pense qu'elles ne doivent pas toutes être réfléchies et raisonnées. Il y a un mélange naturel et instinctif des deux à effectuer. Là réside la subjectivité du sujet et la source de la diversité de nos voyages. Selon moi suivre son instinct et agir spontanément sont synonymes d'aventures, et comme le dit Théophile Gautier, voyageur lui aussi, « *un des grands malheurs de la vie moderne, c'est le manque d'imprévu, l'absence d'aventures* »².

.....
2. Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, 1843.

T

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Temporalité

Trajectoire spatio-temporelle.

Le *slow travel*, littéralement le voyage lent, est un processus, une démarche, un parti pris. Implicitement, le *slow travel* se positionne comme un rejet du voyage-masse et de ce qu'il implique : consommation excessive, milieux aseptisés, *packages*, tours « aventure », recherche désespérée d'exotisme, durée réduite. C'est sur ce dernier point que le sujet se porte.

Départ d'A à 7h42. Durée du trajet : 4h17. Arrivée à B : 11h59. « *Pile poil pour le déjeuner !* ». 14h, départ pour la plage. Retour 18h.

Un voyage chronométré, réglé à la minute près. Si certains y trouvent leur compte, pourquoi pas. Au-delà du simple rejet d'une temporalisation stricte, le *slow travel* c'est la « prise » de temps - c'en est même parfois l'oubli. Cette nouvelle temporalité laisse place à l'improvisation, la spontanéité. Rodolphe Christin parle « *d'un pas de côté. [...] C'est aussi cela l'exotisme, cette part de non vu, de non vécu, que le voyage, parce qu'il change les perspectives et provoque des expériences inédites, permet de découvrir et d'expérimenter malgré l'inconfort - mental plus que physique -, l'incertitude, la peur parfois* »¹. Que se passe-t-il entre A et B ? Que se passe-t-il si B devient x ? Un objectif inconnu, ou pas d'objectif précis, permet une plus grande liberté de mouvement et d'épanouissement dans le voyage. Il n'y a plus de segment temporel défini, assimilé à une distance, élargissant le champ de possibilité du voyageur.

.....

1. Corinne Bourbeillon interview Rodolphe Christin, « *Le tourisme a-t-il tué l'esprit du voyage ?* », octobre 2008, sur <http://petitesbullesdailleurs.fr>

Le *slow travel*, malgré sa traduction littérale, n'impose aucune contrainte. Il prône la prise de temps, le laisser aller. C'est donc bien une démarche et un mode de pensée. Il serait dommage de passer à côté d'opportunité en or sous prétexte de la lenteur². Le *slow traveller* - où le voyageur tout simplement - se distingue de son cousin le touriste du club masse de cette manière. Gilles Lapouge l'exprime ainsi : « *Il faut accepter toutes les vitesses. [...] la différence entre le voyageur et le touriste est la lenteur du premier, le fait qu'il marche et invente sa trajectoire au fur et à mesure. La vitesse est contraire au projet d'avoir un aperçu un peu plus précis du monde...* »³.

Notre expérience du *slow travel* nous a surtout amené à rejeter une temporalité propre à la modernité, sans toutefois, comme le dit Arthur, s'opposer catégoriquement à elle : « *j'ai pas l'impression de m'opposer à une modernité parce que je nous ai pas trouvés extrémistes dans notre démarche. Si on avait voulu vraiment s'opposer on n'aurait pas acheté de motos, on n'aurait pas pris le bus, on serait partis à pied, je pense que c'est plus une question de temps. [...] ça m'a pas intéressé de faire un voyage avec une idée fixe, ce qui m'intéressait, c'était plus un temps. C'est pas du tout une critique de la modernité parce que ça m'intéresse tout autant d'aller voir Dubaï que de me perdre dans la pampa* »⁴.

.....
2. Voir *Lenteur*, page 64

3. Jean-Louis Tissier, Gilles Lapouge, Emmanuel Lézy, Maud Lasseur, « *Géographie et voyage* », mai 2001, cafés géographiques de Paris

4. *Entretien avec Arthur, Annexes*, page 136.

U

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Užice

Vie et mort de Drina.

Il est tôt et il fait froid. La veille, nous avons dû nous arrêter dans cette petite ville serbe pour passer la nuit. Dans l'auberge, il y avait un Iranien. Jeune homme chétif, végétarien, qui semblait profondément s'ennuyer. Il ne pouvait pas rentrer en Iran avant quelques années, sous peine d'avoir à effectuer son service militaire. Je repense à lui alors que nous marchons sur le bord de la route quittant la ville. Pourquoi a-t-il choisi de rester à Užice ?

Il y a du trafic, c'est bon signe quand on fait du stop sur des petites routes. Mais les voitures vont vite et nous frôlent sans ralentir.

Ça s'est passé en un clin d'œil. Depuis l'autre côté de la route, un petit chaton semble nous miauler dessus. Nous lui retournons la pareille lorsque ni une ni deux, il s'avance vers la route pour nous rejoindre.

C'est ce qu'on peut appeler un coup du sort ou le « destin ». En effet, s'il y a une chose qu'Arthur souhaite le plus, juste après « ne pas avoir à travailler », c'est bien « adopter un chaton et en faire un chat de voyage ». Le voilà déjà à sa rescousse, au milieu des voitures auxquelles je fais signe de ralentir. Il est sauvé. Elle. Ah, *elle* est sauvée. Trente minutes plus tard et une boîte de sardines en moins, Drina est dans le sac d'Arthur, entre-ouvert, et confortablement installée sur ma serviette de bain. Drina, c'est le nom de la rivière qui serpente entre la Bosnie et la Serbie, mais c'est aussi le nom de la fille de Robert De Niro, d'après Zoràn.

On ne sait pas trop comment annoncer aux automobilistes qui nous prennent que nous avons un chat. Zoràn l'a découvert

lorsque qu'il a ouvert l'arrière de sa camionnette, où Drina dormait sur nos sacs. Elle en avait profité pour élire le sac d'Arthur « litière officielle ». Ça n'a pas dérangé Zoràn, qui nous a invités au restaurant, puis chez lui, à côté de la modeste usine de torréfaction de café dont il est propriétaire. Entre deux verres de *šljivovica*, nous douchons Drina, qui semble avoir vécu dehors depuis qu'elle est née, c'est à dire quelques semaines tout au plus. Je me suis inquiété dès le début pour elle. Elle mangeait peu et avait l'air malade.

Nous continuons vers l'Est. À Niš, la réceptionniste d'une auberge fait presque un infarctus en la voyant sur le dessus du sac d'Arthur. Mais elle nous laisse entrer, l'auberge est vide. Il faut juste la cacher lorsque l'on passe sous la caméra des escaliers, et être discrets. Nous l'avons été jusqu'à ce que Drina urine sur et sous un des lits de la chambre.

Le troisième jour, elle ne mange toujours pas mais commence à vraiment nous apprécier. Pendue au col de nos pulls, ou sur l'épaule nous pouvons la promener tranquillement en ville, sous les yeux amusés des passants.

Cette nuit-là, nous la passons sous la tente, à flanc de colline, juste à cote du cimetière de Bela Palanka, un petit village situé un ou deux kilomètres plus loin. Nous avions prévu de passer en Bulgarie mais peu de gens souhaitent passer la frontière avec nous dans leur voiture. Il faut attendre. Lorsqu'on se réveille, Drina est dans le sac de couchage d'Arthur. En la sortant, elle se met soudain à se cambrer violemment en faisant des bruits étranges, et sans parvenir à tenir sur ses pattes. Il est six heures. On est parti demander de l'aide à des policiers qu'on a croisés au village. Un vétérinaire s'est déplacé et en palpant son ventre dix secondes il a compris que Drina ne survivrait pas.

« *Kaput, kaput !* » nous disait-il en nous montrant la poubelle. On est reparti vers le cimetière, atterrés. Aucun de nous ne

l'aurait abandonnée dans une poubelle, laissée à l'agonie. À sept heures et demie, Drina ne miaulait plus, son souffle était lourd, profond et lent. Alors, avec une cordelette et un sac plastique, doucement, nous l'avons asphyxiée, abrégeant ses souffrances. À huit heures, enveloppée dans ma serviette bleue, nous avons placé son corps sans vie dans les cendres encore fumante du feu de la veille, et l'avons ensuite recouverte de pierres noircies par le feu. Nous y avons laissé, sur un bout de bois, une des croix orthodoxes que Zoràn nous avez offerte et y avons bu une gorgée *šljivovica*. Puis, d'un même mouvement nous avons replié la tente, regardé une dernière fois la fumée s'échapper de la petite sépulture, et nous avons rejoint la route.

Serbie, novembre 2014.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V

Voyage

C'est pourtant ainsi qu'il me paraît le plus petit, mais Charles n'a pas eu la chance de pouvoir traverser l'Atlantique en cinq heures

*Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !*

pour Baudelaire,
lorsque rester devient insupportable, partir est la dernière option. C'est la fuite, menant vers l'incertain et la peur. Dans mon cas, rester n'est pas forcément insupportable, mais ne pas partir l'est

*Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :*

*Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.*

*Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.*

*Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !*

cœur léger, voilà ce que je cherche

Allons, avançons ! Il y a tellement à vivre et à découvrir plus loin.

*Ceux-là, dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !*

La poésie de l'inconnu, sa vivacité. Cela me rappelle ce que je ressentais à chaque fois que nous passions une frontière. Un mélange d'appréhension et d'euphorie, l'envie de rire.

*Charles Baudelaire, extrait du poème *Le Voyage* (1859),
*Les fleurs du mal.**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSANDES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

W

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Wagon

Modernité pauvre.

La voie ferrée qui relie le lac Inle à Mandalay est en piteux état. Les wagons, vieux de soixante ans, tanguent et sursautent, faisant voler les bagages des Birmans en route pour l'ancienne capitale. Sacs de jute, valises en cuir, paniers en bambous, sacs en plastique, baluchons de tissus, un festival de formes, de matières et de couleurs, dispersées dans les moindres recoins.

Des villages se créent le long de la voie de chemin de fer. La plupart n'ont ni gare, ni quai. Monter dans le train peut alors s'avérer périlleux si l'on est trop chargé. On s'organise donc à deux : le premier court pour attraper les barreaux extérieurs d'une des entrées de wagon, dépourvue de porte, le second, qui attend quelques dizaines de mètres plus loin, n'a plus qu'à tendre les bagages à son acolyte.

Le confort des wagons est proche du minimum : des banquettes en cuir usé, de larges fenêtres, toujours ouvertes, dotées de vieux volets en bois coulissant à la verticale, et d'étroites étagères latérales. Les banquettes, moins larges que celles que l'on trouve en Europe, accueillent souvent trois, voire quatre passagers. Lorsqu'elles sont toutes occupées, les allées centrales s'encombrent jusqu'à ce que la circulation devienne impossible. Heureusement nous sommes munis de nos billets, avec sièges attribués !

« *Sorry ! Sorry !* » Une femme corpulente semble vouloir nous dire quelque chose. Elle nous tend son billet. Nous avons en effet le même siège. Je finirai donc le voyage tantôt debout,

entre deux wagons, tantôt assis, dans l'allée centrale, où l'on n'aperçoit déjà plus le sol.

Aux fenêtres et entrées des wagons, les Birmans fument leurs cigarettes et crachent leur bétel. Devant eux défilent les collines arides et les plaines infinies du centre du pays. À raison de trente kilomètres par heure de moyenne, le voyage semble durer des jours.

Les pauses sont fréquentes. Les passagers se ruent alors à l'extérieur pour se procurer nourriture et boissons au milieu de chiens squelettiques attendant le départ du train pour grignoter les maigres restes jetés par les fenêtres, semés en quantité aux abords de la voie, emballage de plastique inclus.

Tout au long du voyage, les Birmans, souriants et accueillants, nous offrent biscuits, viande séchée, cigarettes, sodas et autres, tentant de communiquer de toutes les manières possibles, s'arrêtant pour nous saluer, nous demander nos noms, âges, pays d'origine. Un interrogatoire dont les réponses circuleront par bouches à oreilles dans quelques wagons voisins. Douze heures après le départ trois cent quarante kilomètres plus loin, Mandalay.

Nyangshwe – Mandalay, Myanmar, mai 2015.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



X

Tourisme sexuel.

Il est difficile d'estimer le nombre exact de *sex-tourists*¹, étant donné le statut illégal de l'activité sur laquelle il repose. Selon une étude menée par l'UNICEF, 10 % des un milliard de touristes parcourant le monde pratiquent le tourisme sexuel. En Asie du Sud-Est et en Thaïlande plus particulièrement, ce chiffre dépasse la moyenne. En 2015, près de trente millions de touristes se sont rendus dans le pays. Parmi eux, 60 à 70 % sont des hommes, dont 40 % voyagent seuls.

Si le tourisme sexuel en Thaïlande est l'un des plus médiatisés, connu et reconnu, la prostitution a fait son arrivée bien avant les touristes : « *la prostitution s'est développée en Thaïlande bien avant l'essor touristique de ces trente dernières années, et, quoique les étrangers aient dynamisé le secteur en le rendant plus profitable, ils ne représentent qu'une faible proportion de la clientèle totale* »² indique Bernard Formoso et c'est ce que soutient aussi Louise Brown³ en déclarant que la majorité des clients sont des hommes asiatiques.

Ayant vécu un an à Bangkok, Sophie fait l'observation d'une activité sectorisée « *ça dépend des secteurs, à Soi Corw-boy il y aura que des étrangers à la recherche de prostituées, dans les autres quartiers plus authentiques [comprendre « moins touristiques »] ce sera une classe thaï, plutôt riche, qui ira dans des endroits locaux* »⁴. Bien entendu, le tourisme sexuel est sujet à de violentes critiques

.....

1. Touristes sexuels.

2. Bernard Formoso, « *Corps étrangers : tourisme et prostitution en Thaïlande* », 2001, Anthropologie et Sociétés, vol. 25, n° 2, p. 55-70.

3. Louise Brown, *Sex Slaves. The Trafficking of Women in Asia*, 2000.

4. *Entretien avec Sophie, Annexes*, page 155.

et indignations. Beaucoup suivent et soutiennent les propos de Frank Michel, pour qui « *le touriste sexuel se débarrasse souvent de toute responsabilité humaine puisque, par l'intermédiaire d'une transaction financière, il se sent libéré du besoin de s'occuper de l'Autre : il ne ressent plus ni la contrainte de le respecter, ni même celle de lui procurer du plaisir. En payant pour un service, sexuel en l'occurrence, il achète la liberté d'une personne sur laquelle, un temps compté, il a tous les droits. Y compris celui de réduire cette personne à l'état de « bien » marchand* »⁵.

Pour d'autres, comme Sébastien Roux⁶, une majorité de critiques portées sur le tourisme sexuel sont basées sur des analyses unilatérales, centrées sur les touristes, dans lesquelles la position des prostitués, hommes ou femmes, n'est pas prise en compte et qu'il considère comme des postures « *au sein desquels les positions moralistes se suffisent à elles-mêmes et se substituent à l'analyse et aux arguments construits* », car selon lui, « *la prostitution dans le tourisme ne se limite ni ne se résume à cette idée floue de domination globale* ».

Le tourisme sexuel peut en effet prendre des formes variées, des filles de joies proposées dans les bars, boîtes de nuit et hôtels, aux massages avec « *happy-ending* »⁷ réalisés par des jeunes filles peu vêtues, aux accompagnatrices et « *escort-girl* », bordels, aux relations avec des mineurs, appelées TSIE⁸, jusqu'au « échanges » de bons procédés. Dans ce dernier exemple, hommes et femmes locaux jouent sur ce que S. Roux nomme l'économie des sentiments, générée par des relations prostitutionnelles moins explicites et monnayées que d'autres. Les locaux proposent une relation qui va au-delà du sexe à des touristes qui leurs font alors

.....

5. Frank Michel, *Le tourisme sexuel en Thaïlande : une prostitution entre misère et mondialisation*, 2006.

6. Sébastien Roux, *No money, no honey. Economies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, 2011, Paris, La Découverte.

7. « *fin heureuse* », utilisé pour mentionner un rapport sexuel.

8. Tourisme Sexuel Impliquant des Enfants

partager leurs modes de vie occidentaux : restaurants, hôtels, visites touristiques et loisirs auxquels ils n'auraient pas eu accès sans cela. Leur « gratitude » s'exprime ensuite sexuellement. En Malaisie, j'ai rencontré cet anglais, la cinquantaine, pas pauvre et gueulard. Il me parlait souvent de sa « copine » philippine qu'il allait retrouver bientôt. Elle doit avoir entre vingt et vingt-cinq ans. Lui se disait « *in love but not stupid* »⁹ et avait conscience d'être utilisé pour accéder à un rang social plus élevé : « *maybe she doesn't care about me and all she wants is my money, but she's nice and I like her, so if it's good for the two of us, why stop ?* »¹⁰. Sébastien Roux a réalisé de nombreux entretiens, utilisant sa connaissance du thaï pour se démarquer des touristes et contourner les approximations que des interviews en anglais auraient pu provoquer. Il contredit alors les propos de Frank Michel : « *Les analyses qu'il [Frank Michel] développe se résument à des positions morales qui éclatent rapidement dans la dénonciation systématique de la prostitution comme forme d'exploitation* ». Il dénonce alors une moralité qui tend à catégoriser des pratiques du tolérable à l'intolérable. La plupart des auteurs ayant écrit sur le tourisme sexuel, que ce soit Frank Michel, Louise Brown ou Bernard Formoso, prennent position pour des hommes et des femmes dont ils ignorent le quotidien. « *Peu ou pas d'extraits d'entretiens, de compréhension émiqque du commerce de la sexualité, de réflexions basées sur des données plus que sur des idées a priori... L'analyse du tourisme sexuel se réduit à une validation « sociologique » du sens commun, à une caution dite « experte » de ce que tout le monde sait : la prostitution est une forme de domination masculine, renforcée par la mondialisation. Mais ce constat ne fait pas l'analyse* »¹¹.

9. « amoureux mais pas stupide »

10. « *peut-être qu'elle se fiche de moi et que tout ce qu'elle veut c'est mon argent, mais elle est gentille et je l'aime bien, alors si c'est bon pour nous deux, pourquoi arrêter ?* »

11. Sébastien Roux, *Le savant, le politique et le moraliste. Historiographie du « tourisme sexuel » en Thaïlande*, 2009.

Xinjiapo

L'entre-deux.

Xinjiapo¹, alias Singapour. À la pointe sud de la péninsule malaise, au-delà du détroit de Johor, mon voyage s'achève.

Arthur est rentré en France il y a six semaines déjà et j'ai acheté mon billet de retour un mois plus tôt. Le voyage n'avait alors plus été le même, le temps glissait entre mes doigts. Comme pour achever l'attente d'un retour forcé, je me suis rendu à Singapour, première ville cosmopolite rencontrée depuis notre passage à Istanbul et premier rappel d'un mode de vie occidental, premier rappel à l'ordre. Mais Singapour est plus complexe que cela : expatriés malais, tamouls, chinois, indiens ou occidentaux, chacun a recréé ici un bout de chez lui. *Little India, Arab Street, Chinatown*, autant de quartiers, d'architectures, d'origines. Singapour est un entre-deux.

Avec ma barbe de plusieurs semaines, mon short troué et mes chemises colorées, je me démarque clairement de la normalité singapourienne. Si les couleurs de peaux varient magnifiquement, leur uniformité vestimentaire me choque. Pour les hommes, pantalon noir ou bleu foncé, chemise claire, blanche ou bleue, chaussures cirées. Robes, ou jupes sombres, et ballerines pour les femmes.

Le métro est silencieux, propre, ponctuel, efficace. Les bars sont chics et chers. Des caméras sont disposées en haut des lampadaires, au-dessus des entrées d'immeubles, aux coins des rues, sur les quais de la Marina.

.....

1. Nom mandarin de Singapour.

À l'extérieur, la chaleur est étouffante. À l'intérieur, le froid est saisissant. L'air conditionné est ici une institution. Je suis dans le cauchemar d'Henry Miller². Il est sûrement possible de passer une journée entière entre son domicile, les transports et son lieu de travail sans subir la chaleur tropicale du monde extérieur. Des souterrains, ayant pour deuxième fonction celle de galeries commerciales, relient les buildings au métro, le métro aux buildings et les buildings aux buildings. Je préfère marcher dans la chaleur naturelle que dans ce froid aseptisé.

Je ne prends plus le métro, pour me rendre compte des distances, m'orienter et passer le temps. C'est ça, je passe le temps. Je tue le temps, attendant le retour, proche. Je vais au cinéma, m'attable aux cafés les plus pittoresques – tout de même hors de prix. Dans l'auberge, on me demande combien de temps je vais voyager. J'explique que c'est fini, comme pour me forcer à l'accepter, mais ne le réalise que dans l'avion, où les images et les souvenirs défilent sous mes yeux. Et pas seulement. Je survole l'Inde, l'Iran, la Turquie, l'Europe de l'Est. Les milliers de kilomètres parcourus en dix mois s'effacent en dix heures de vol.

.....

1. Henry Miller, *The air-conditioned nightmare*, 1945, New York: New Directions.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Y

Yangoon

Dérive urbaine.

Arthur ne me devance plus que de quelques centaines de kilomètres. L'auberge était dans le centre, ce qui est étrange à dire puisque le centre est au sud de la ville, là où les rivières convergent. C'est un quartier fait de parallèles et de perpendiculaires et je ne me souviens plus si c'était sur la 79 et 12^{ème} ou 79 et 21^{ème}. Les bâtiments, de couleurs et tailles variées, tachés par le temps et la pollution, sont réguliers et bordent des rues de quatre ou cinq mètres de large, perpendiculaires de quelques plus grands boulevards par trop encombrés. Parfois, dix ruelles consécutives sont désertes, puis d'un coup, une ruelle grouille dans tous les sens. La plus active d'entre elles est celle de *Chinatown*, on y boit et mange pour quelques *kyatts*.

Lorsque j'entre dans l'auberge, j'aperçois tout de suite ses sandales au bas de l'escalier, avant même de remarquer le jeune homme derrière le comptoir. Elle était partie de Bagan un jour avant moi et on s'était donné rendez-vous ici, au *Four Rivers*. Il était encore tôt et je l'ai attendue en bas.

Elle me rejoint et nous entamons ce que j'appelle une « visite aléatoire ». Ça consiste à regarder rapidement sur une carte où se diriger puis se laisser aller, en essayant quand même de pas tourner en rond, proche de la « dérive urbaine » de G. Debord¹ et de la « flânerie » de Baudelaire.

On est allé vers le Sud-Est. Je crois qu'il n'y qu'une place, bordée d'une pagode, d'un palais de justice, de quelques banques et probablement d'un hôtel de luxe, Maha Bandoola Garden, c'est le nom de la place. Bref, ce quartier date sûrement du temps

.....

1. Guy Debord, *Théorie de la dérive*, 1956, Les Lèvres nues n° 9, décembre.

où Orwell flânait à Mandalay. Il décrit bien la chaleur du pays.

« *The heat was growing worse and worse. April was nearly over, but there was no hope of rain for another three weeks [...]* »².

Il a raison, je n'ai pas vu l'ombre d'une goutte d'eau depuis quinze jours et il fait plus de 40°C. Birmans et Birmanes viennent chercher un peu de fraîcheur dans les rues étroites, s'assoient sur de petites chaises en plastique, déjeunent et mastiquent leur bétel. Vêtus de chemises claires, blanches ou bleues, du traditionnel *longyi* et de tongs, n'ont-ils pas chaud ?

Proche du port, le *Strand Hotel*, un lieu hors de prix proche du port, est notre oasis d'un instant.

« *Vive l'air conditionné !* » clamerait Henry Miller³. À l'intérieur, je ne crois pas avoir vu aucun Birman, je repense alors à Flory, Westfield et aux Lackersteen⁴, terrés dans leur Club, à l'abri du soleil et des locaux. Je me sens étranger ici. Étrangers parmi les étrangers, nous ressortons.

Yangoon, Myanmar, avril 2015.

.....
2. Georges Orwell, *Burmese days*, 1934.

3. Henry Miller, *The air-conditioned nightmare*, 1945.

4. Georges Orwell, *Burmese days*, 1934.

Z

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Zahedan

Limites et frontières.

À chaque entreprise, ses limites.

Nous voulons rallier l'Europe au sous-continent indien par la route. L'Iran en est un passage incontournable. Mais devant nous se dresse un obstacle de taille, l'Afghanistan et le Pakistan, instables depuis plusieurs années. Mon envie d'aller voir ces deux pays, de rencontrer leurs peuples, est égale à la peur qu'ils génèrent.

Jusqu'où pouvons-nous aller ? Dans la limite de la raison, de notre sécurité, de notre budget et du possible ?

Des voyageurs empruntent régulièrement une route du sud du Pakistan pour rejoindre l'Inde, ou l'Iran dans l'autre sens. Le poste frontière est situé à quelques kilomètres au sud de Zahedan, capitale de la province du Sistan et Balouchistan iranien, une région aujourd'hui considérée comme dangereuse en raison de la présence de plusieurs groupes terroristes.

Les traversées du Pakistan se font alors sous escortes militaires. Une visite aussi brève qu'onéreuse et dangereuse. Les limites de notre voyage se matérialisent ici.

Depuis l'Iran, si l'on exclut la possibilité de traverser le Pakistan, trois options s'offrent à nous. La première et la plus simple, prendre l'avion depuis Téhéran. Trop cher et pas marrant. La seconde nous dirige vers le nord, en Asie centrale et dans les pays en *-stan* : Turkménistan, Ouzbékistan, Tadjikistan et Kirghizstan, nous amenant vers la Chine, puis l'Himalaya, qu'il faut contourner pour éventuellement atteindre l'Inde par le Cachemire, à l'ouest du Népal. Cinq des visas les plus difficiles à obtenir, particulièrement depuis l'Iran, et chers avec ça.

Arthur, qui plus est, a emprunté cette route deux ans plus tôt, nous choisissons donc la troisième option. Elle nous emmène à Bandar-Abbas, un port au sud du pays d'où partent trois fois par semaine des bateaux pour Dubaï. D'ici, nous rejoignons l'Inde par avion.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Zéphir

Migrants.

« Être déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et garantie par les autres »¹.

Zéphyr, ce vent d'ouest, doux et agréable, qui depuis la nuit des temps, pousse conquérants et voyageurs européens vers l'est.

Zéphyr, ce vent d'ouest, fort et irritant, qui depuis quelques années, repousse migrants et demandeurs d'asile d'Afrique et du Moyen-Orient d'où ils viennent.

Quand nous voyageons pour le plaisir, d'autre le font pour fuir l'horreur d'une réalité et, alors que nous avançons vers l'est, ceux-là tentent de rejoindre l'occident. Les frontières s'ouvrent devant nous et se ferment à mesure qu'ils approchent. Lorsque nous faisons le choix de marcher², ils y sont contraints. Pourtant, dans une précarité forcée, eux aussi vivent à travers la culture-voyage³.

Ce jour-là, il pleut. Nous faisons du stop sur une aire de repos, le long de l'autoroute reliant Istanbul et Ankara. Un sifflement retentit. Par une fente, percée dans la bâche du chargement d'un camion stationné à une cinquantaine de mètres de nous, un homme agite la main. Il nous fait signe de venir. Alors que nous nous approchons, j'aperçois le chauffeur du camion qui dort dans sa cabine. Il est immatriculé en Pologne et vient de l'est de la Turquie. Quand nous parvenons à lui, l'homme nous

.....

1. Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, 1951.

2. Voir *Marcher*, page 76.

3. Voir *Culture-voyage*, page 29.

demande, en anglais, un couteau Arthur lui tend son opinel. Pendant que je surveille le chauffeur, l'homme à l'arrière entaille la bâche sur un mètre de hauteur. Puis il sort, suivi d'un autre homme et d'une femme. Ils sont jeunes et n'ont quasiment pas de bagages. Furtivement, ils s'éloignent sous la pluie. Une centaine de mètres plus loin, ils se retournent, lèvent une main en notre direction et continuent leur route.

Istanbul - Ankara, Novembre 2014.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

.....*Annexes*.....

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Entretien avec Arthur

En présence de Louis, mon colocataire. Le 14 décembre 2015.

Pour toi, est-ce que notre voyage, ou plutôt la manière dont on a voyagé, peut se traduire comme une critique de la modernité ?

Arthur : *Je ne pense pas parce que... j'avais lu un bouquin de Claude-Lévi Strauss, Tristes tropiques¹, il revient un peu sur ses voyages en tant qu'ethnologue et il disait qu'il avait, comme tout le monde, été déçu d'arriver dans des civilisations que lui voulait authentiques et pas contaminées par la nôtre. Donc il était déçu, dès qu'il voyait une pointe de modernité, un truc qui appartenait pas à ces cultures mais plutôt à la nôtre ... Mais en même temps il se disait « je suis bête parce que dans 50 ans les gens m'envieraient », ils diront « mais putain, à cette époque c'était encore presque pur, presque authentique ». Et nous en fait, on vit tous la même chose à chaque fois qu'on passe à un endroit, on critique parce qu'on se dit que c'est la modernité qui est arrivée jusque-là. Mais en même temps, moi dans ce voyage, et avec cette façon de voyager là, j'ai eu l'impression d'être D'être content d'avoir vu tout ça parce que je savais que ça allait être une trace de toute façon, c'est juste un passage, t'arrives à une époque donnée, ça va changer, mais ce que t'as vu c'est authentique, parce que ça va changer. Faut se satisfaire de ce que tu vois.*

Donc tu dis que la modernité c'est un passage obligé pour toute civilisation, toute culture ?

.....

1. « Cet ouvrage est un témoignage sur les voyages de Lévi-Strauss et sur son travail anthropologique. Lévi-Strauss se réfère principalement à ses séjours au Brésil mais il décrit aussi ceux qu'il a faits dans d'autres pays (comme l'Inde ou le Moyen-Orient). En outre, bien qu'il soit assimilable à la tradition des récits de voyage philosophiques, le livre est parsemé de réflexions philosophiques et d'idées venant de différentes disciplines comme la sociologie, la géologie, la musique ou la littérature ». (copié collé wiki)

A : Non, mais ce que je veux dire c'est qu'il faut avoir à l'esprit que d'autres seront envieux de ce que nous on a vu, de l'authenticité de ce qu'on a vu, dans 50 ans les gens penseront que c'était plus authentique que ce que eux verront.

Par exemple, si tu retournes dans les tribus où est allé C-L.S, tu te diras « putain mais il avait bien de la chance d'y être » alors qu'à son époque il se disait la même chose, que ça aurait été merveilleux d'être en contact avec cette société, toujours plus proche des origines. Mais c'est clair que je pense que c'est un fléau cette mondialisation. Tu vois quand j'étais en Chine, j'ai peu apprécié le pays parce que j'ai eu l'impression qu'ils étaient encore plus dans la modernisation, la mondialisation et la globalisation qu'en Europe. T'as l'impression que le monde devient une unité et ça devient presque inutile de voyager mais en fait non, il y a toujours des différences ...

Mais nous dans notre manière de voyager on a quand même pas mal rejeté des confort et des moyens techniques qui sont liés directement à la modernité : les avions, ou simples GPS ou le fait d'avoir internet partout et tout le temps, c'est des trucs dont on n'avait pas forcément envie, donc dans ce sens-là pour moi, sans vraiment le savoir, on voulait s'en éloigner ...

A : Oui peut-être parce que maintenant un synonyme de modernité aujourd'hui c'est la rapidité. C'est avoir tout, tout de suite et c'est vrai que nous on avait envie de prendre le temps d'avancer.

Donc en fait c'est un rejet en faveur d'une temporalité particulière ?

A : Je pense que si c'est une critique de la modernité alors oui c'est une critique avant tout de la temporalité. Parce que notre mode de voyage il est avant tout quelque chose de temporel, il s'inscrit dans ... c'est pas ... tu vois y a plusieurs façons de voyager, si tu prends

un avion t'arrives dans un pays PAF, ça va forcément changer ta façon de voyager et nous on était contre cette temporalité-là où t'as quinze jours, faut que tu visites tout. Non, on a six mois, même plus, toi t'étais prêt à voyager plus longtemps, on avait le temps... ouais c'est un rejet de cette temporalité qui est très rapide... et en ce sens c'est peut être un rejet de la modernité.

Après c'est aussi des marques qui sont assez contemporaines, le fait de rejeter cette modernité c'est un mouvement qui est assez courant, il y a de plus en plus de gens qui voyagent de cette manière et de plus en plus on revient à des modes ... d'avant, que ce soit vestimentaires, pour voyager ou en rapport aux techniques ...

Ok, est-ce qu'on peut dire plus de choses là-dessus ?

A : Je sais pas, j'ai pas l'impression de m'opposer à une modernité parce que je nous aie pas trouvé extrémistes dans notre démarche. Si on avait voulu vraiment s'opposer on n'aurait pas acheté de motos, on n'aurait pas pris le bus, on serait partis à pied, je pense que c'est plus une question de temps. En tout cas je peux pas m'empêcher de penser que c'est dommage que la mondialisation soit arrivée partout, le monde est en train de s'uniformiser et il te reste plus que les paysages, alors que c'est les gens qui font le voyage. Dans ce sens-là c'est un peu peinant que tout ça soit arrivé dans ces lieux parce que les gens se ressemblent de plus en plus, t'as du mal à discerner les cultures différentes, mais en même temps on l'a vu quand même. Même si tout le monde a des bagnoles partout dans le monde, entre l'Europe, l'Iran et l'Inde, c'est pas la même

[...] Mon déclic ça a été de lire C-L.S. Quand je suis parti la deuxième fois, non même la première, avec cette idée, même si j'ai eu des déceptions c'est ça qui m'a empêché d'être extrême dans ma démarche en fait. C'est pour ça que je me suis autorisé à prendre des bus, des avions, ça m'a pas intéressé de faire un voyage avec une idée fixe, ce qui m'intéressait, c'était plus un temps. C'est pas du tout une

critique de la modernité parce que ça m'intéresse tout autant d'aller voir Dubaï que de me perdre dans la pampa. Enfin tu vois, j'ai pas de jugement de valeurs, et puis même quand t'es itinérant t'as pas tant de jugement de valeurs que ça, t'as une espèce de constance dans ce que tu es.

Et est-ce que justement ce serait se fixer des contraintes qui peuvent te limiter à un moment ? Peut-être que partir en se disant « on commence par y aller comme ça » et qu'aucune règle est écrite, aucune règle est fixée, c'est peut-être ça qui nous a permis d'être totalement libre ?

A : Oui, parce que se fixer des objectifs de voyage c'est ... c'est déjà un mode de voyage qui n'est pas le nôtre, puisqu'on n'avait pas d'objectif, d'attente, de grosse contrainte temporelle, c'était vraiment la liberté...

Tu voulais dire quoi Louis ?

Louis : J'allais dire qu'aussi le rejet de la modernité c'est pas binaire, c'est pas tout rejeter en bloc, tu fais l'alternative à ta juste mesure, t'es pas forcément un extrémiste. C'est une question d'échelle.

[...]

A : Notre modernité à nous c'est quand même la rapidité, dans les moyens de transports, la communication. On a simplifié plein de chose, TAC, c'est direct. Ça te permet de gagner du temps sauf que tu te rajoutes des choses à faire, ça te rajoute du travail aussi, c'est ça qu'on refuse, on refuse cette rapidité liée à la modernité et en même temps, paradoxalement, même si on est moins rapides, on a plus de temps. La lenteur te donne du temps, t'as pas un temps imparti, ça c'est une vision moderne, je sais même pas si c'est moderne, c'est plus culturel en fait.

Et tu disais que ça nous donnait plus de travail toute cette rapidité

A : Bah oui, par exemple les iPhones et tout, c'est génial t'as internet tout le temps, tu peux consulter tes mails partout, plus besoin d'aller sur un PC dans ton bureau pour répondre à tes messages, c'est mobile. Ça te permet d'être plus efficace sauf que du coup, ton lieu de travail augmente en espace et en temps et tu te retrouves à bosser chez toi le week-end, ou en voyage.

Nous on a fait le pari de la lenteur, en refusant l'avion par exemple, mais on a gagné du temps, du temps pour faire tout ça, c'est comme si être plus lent c'est se donner plus de temps et qu'être rapide c'est se fixer une limite.

Le temps c'est de l'argent ? C'est plus tout à fait vrai

A : Ouais L'argent c'est du temps ... parce que (rires)... je vois ça comme ça, par exemple cet été je vais bosser, ça me fait chier, parce que ça va me faire perdre un temps de vacances. Voilà, l'argent c'est du temps, pour en gagner je vais devoir gâcher un mois de ma vie, un mois de décision, de liberté, un mois de vie ouais Pour gagner de l'argent je vais devoir dépenser ce temps-là. C'est du temps perdu.

Mais l'argent que tu vas gagner va te donner du « temps de voyage », non ?

A : Ouais ok, mais combien de temps ? Franchement ... ok tu gagnes du temps de voyage si par exemple tu bosses ... un billet pour la Thaïlande c'est combien, 500 balles ? Tu gagnes ça en combien de temps ?

Je sais pas, deux semaines et demie en tant qu'ouvrier agricole ?

A : Mais rapporté à un temps de voyage comme le nôtre ça équivaut à plus d'un mois de vie, tout compris, tout. Nous on avait pas beaucoup, donc on s'est adapté pour pouvoir voyager, on avait pas l'argent pour aller directement en Thaïlande, mais au final c'est quoi le plus important en voyage ? Pour moi c'est l'errance. Mais l'errance est possible que si t'as du temps, il faut avoir du temps pour ne pas savoir où tu veux aller ...

Tant qu'on parle d'argent... quel est ton rapport à l'argent en voyage ?

A : Généralement j'essaie de ne pas trop dépenser parce que c'est une partie de mes moyens pour voyager. Y a pas que la capacité physique ou la bonne volonté, y a aussi l'argent, c'est indispensable ... Mais dans le rapport à l'argent, lorsque tu donnes de l'argent à quelqu'un à l'étranger, ça dépend dans quel pays mais à partir du moment où tu dois marchander et que t'es touriste, blond, dans un pays où y a pas de blond, tu sens que c'est l'argent qui empêche le contact, c'est ça qui t'empêche de t'intégrer. Ce rapport à l'argent il t'éloigne de ces personnes parce qu'eux te considèrent comme quelqu'un d'autre, comme quelqu'un de riche et eux de moins riches. Donc ça met tout de suite une distance et chaque fois que t'as un contact avec l'argent, comme en Inde, tu te dis « putain je pourrai jamais vivre avec eux » ou « je serai jamais intégré » et c'est à cause de ce rapport à l'argent. Parce que tu peux aller jouer à un jeu avec eux et te sentir intégré mais dès que le rapport à l'argent arrive ... c'est un peu mon problème en voyage.

Mais ça vient aussi du fait que dans notre façon de voyager, on reste très peu de temps à chaque endroit. Donc on a des contacts avec les gens qui sont très éphémères et ils n'ont pas le temps de comprendre qu'on est étudiant, qu'on a un budget ultra-limité ...

A : C'est clair, si tu t'installes à un endroit où les gens ont pas l'habitude des étrangers, au bout de quelques mois tu vas commencer à être accepté, l'argent sera moins un problème. Mais dans cette façon de voyager, celle de l'itinérance, quand tu t'attardes pas trop quoi, c'est un peu la contrepartie, c'est que le rapport à l'argent devient quelque chose d'horrible, mais du coup c'est à toi de faire en sorte de limiter ces rapports-là au strict minimum : t'as besoin d'un truc, tu vas l'acheter, mais pas plus... et de laisser se développer d'autres relations avec les gens.

L : C'est vraiment aussi présent que ça comme problème ?

A : Bah ouais mec, tous les jours t'as besoin de payer...

L : Mais tu dois négocier à chaque fois parce-qu'ils t'entubent ?

A : Bah tu DOIS négocier, parce que le but de la négociation, c'est que dans ce jeu, tout le monde y trouve son compte, que ça soit équilibré. Mais avec l'étranger c'est directement faussé, toi tu négocies pour le prix normal...

L : Il y a toujours négociations ?

A : Ouais.

Quand t'es étranger et que tu te présentes comme potentiel acheteur auprès de quelqu'un, le fait que tu sois étranger, blanc, fait qu'ils vont augmenter les prix de base, ils vont les booster, énormément. Donc le principe de négociation normal est faussé oui

A : Du coup ça peut être un billet d'intégration, ça peut être une force, parce que si tu ne négocies pas, ça y est, le fossé est creusé. Tu peux plus être d'égal à égal avec cette personne, d'une part parce que tu t'es fait entuber, mais aussi parce que t'as montré que t'avais du fric et que tu t'en foutais. Alors que lui en face il attache de l'importance à ça, et si tu négocies, et bien, en y allant à fond, tu rentres dans un jeu qui peut t'aider à t'intégrer, parce qu'entre eux,

entre locaux ils négocient aussi. Tu vois les ricains¹, ils négocient jamais, ils sont pris pour des cons, c'est la vache à lait T'es qu'un animal au final, un moyen. T'as pas ressenti ça ?

Si, ça me faisait penser à Antoine², quand on voulait acheter un ananas au marché à Ahmedabad. Devant lui, au stand, il y a une dame qui prend un ananas aussi. Après 5 ou 6 mois là-bas il commençait à bien comprendre les chiffres et numéros. Donc la dame paye son ananas disons 15 rupees³. Au tour d'Antoine, le vendeur annonce, j'ai plus les chiffres exacts en tête, mais le triple du prix par exemple ! Le prix c'est à la gueule ... Au final pour nous c'est quoi ? C'est toujours moins d'un euro, c'est toujours moins cher qu'en France et très abordable, mais si tu ne négocies pas tu te sens rejeté. Et cet ananas on l'a pas acheté. Même chose un soir quand on est rentré en rickshaw et que le chauffeur faisait des détours sur le chemin pour nous faire payer plus⁴, mais Antoine connaissait la route évidemment. A l'arrivée il nous a demandé un prix exorbitant et Antoine s'est mis à lui crier dessus. Nous on lui disait « t'inquiètes pas on les paye nous ces 200 rupees, c'est pas grave », et ça nous mettait mal à l'aise de l'entendre engueuler ce pauvre gars. Mais nous on était en Inde depuis quoi ? Trois jours ? Et Antoine lui ça faisait six mois, et on en a parlé, il se sentait pas chez lui à ces moments, alors qu'il participe à la vie de là-bas ...

A : C'est le problème avec le développement du tourisme, on a fait des voyageurs des consommateurs. Il y a même des pays qui en ont fait une rente financière. A Cuba t'as une monnaie pour touristes,

.....

1. Les Américains.
2. Antoine a vécu un an à Ahmedabad, Gujarat, l'année de notre voyage.
3. 100 rupees = 1.37 euros
4. Les rickshaws ont des compteurs, le prix correspond au temps du trajet.

t'as déjà pas la monnaie locale, donc tu peux pas t'intégrer et ton rapport avec les gens est faussé dès le départ. Il y a un prix pour les locaux et un pour les touristes. Le voyageur lui, il est pas là pour la carte postale, il paye pas pour un truc, il est là pour vivre.

D'un autre coté c'est assez difficile d'expliquer ça à un indien par exemple, qui vit avec 50 euros par mois ...

A : D'accord mais il y a un moment donné si tu restes sur une longue durée et que tu payes pas plus que les autres, là t'es intégré et le local va se dire que tu es son égal. Ça veut rien dire, c'est pas parce que t'as plus d'argent qu'il peut pas y avoir de contact entre nous. C'est quoi ce fossé de merde ? On a fait des riches des dieux ...

Est-ce que le fait qu'on paye le même prix que les autres alors que les salaires en France sont vingt fois supérieurs à ceux en Inde par exemple, est ce que le fait qu'on refuse de donner plus au mec qui va vendre ses fruits ... est-ce que justement ils vont pas se sentir voler, sachant très bien que notre pouvoir d'achat chez eux est immense, est ce qu'on donne pas un aperçu négatif des occidentaux ? Est-ce que si on était plus « généreux » ça faciliterai les contacts ?

A : Non je pense pas vraiment ... c'est l'inverse qui se ferait ...

Donc on gardera toujours cette image, comme tu disais, de vache à lait ?

A : Ah bah ouais c'est ça, et puis t'es rien là-dedans, ils s'en foutent et le touriste s'en fout aussi au final.

Ça réduirait ces relations à des relations purement commerciales donc ? Mais au final tout le monde est content avec ce

modèle : le vendeur qui a vendu son ananas le double du prix et le touriste qui l'a acheté moitié prix par rapport à son pays.

A : Mais tu seras jamais intégré, si tu pars pour une courte durée, tu te dis ok. Mais quand tu voyages, le plus gros rapport que t'as avec les gens il est basé sur le commerce, donc si tu négocies pas c'est hyper dur moralement d'être un « touriste » pendant six mois ...

.....

Rachid Amirou fait référence aux voyageurs d'antan, aristocrates puis, à partir du XIX^{ème} siècle, bourgeois. En tant qu'habitants privilégiés d'un pays riche, est-ce qu'on peut dire que notre mode de voyage et notre vision des choses est aristocrate ?

A : C'est pas une façon de voyager comme les aristocrates, le fait de s'autoriser un an comme ça, on a tous les deux vu que c'était faisable. Dans notre société en tout cas c'est sûr que c'est pas un choix d'aristo. Après pour ceux qui nous accueillent est ce que ça l'est ? Je sais pas. Mine de rien, quand t'arrives au Népal par exemple, du fait de notre itinérance, t'as tout le trajet dans les pattes, t'as eu froid, tu t'es confronté aux éléments... C'est pas prendre l'avion et arriver comme dans un musée ou un zoo, là oui tu es un aristocrate. Non c'est pas ça, nous on a fait la route.

Mais quand même, le fait qu'on soit une minorité à le faire, par rapport à nos familles, nos amis, aux européens, est-ce que là c'est pas aristocrate ? Est-ce que c'est pas un luxe qu'on se donne de partir un an ? Est-ce que cette prise de temps n'est pas un luxe ?

A : Je le considère pas comme un luxe, parce que ce qui est nécessaire c'est pas un luxe.

Mais ce voyage, il était pas nécessaire...

A : Si, je le vois nécessaire, dans le sens où c'est une prise temps, et que c'est nécessaire d'avoir cette liberté là, c'est un choix de vie aussi ...

.....

Jean-Didier Urbain dit « [...] hanté par le mythe du voyageur, le touriste n'échappe pas au mépris. Méprisant ses semblables, il se méprise lui-même ». Est-ce que c'est pas quelque chose qu'on a reproduit dans notre voyage ? Lorsqu'on critiquait, qu'on se moquait des touristes qui se faisaient trimbaler de boutiques de souvenirs en boutiques de souvenirs par exemple. Parce que dans le fond, on était des touristes aussi.

A : Oui mais notre mode de voyage est complètement différent d'un voyage organisé ou de courte durée, comme c'est le plus courant. Leur¹ manière de voyager va, à terme, nous empêcher de voyager à notre manière. Parce qu'eux sont plus nombreux et nous représentent tous à l'étranger, et ensuite tu peux plus exister à l'étranger sous une autre forme que celle des consommateurs excessifs qu'ils sont. C'est une façon de voyager qui écrase celle des autres. Nous ensuite on est reçu comme eux souhaitent l'être et ça nous va pas. On est beaucoup plus « discrets » et respectueux lorsqu'on voyage. Dès qu'un endroit est apprécié des touristes, tout autour ça devient cher, y a un business qui s'ouvre et les touristes de cette manière ramènent la modernité avec eux et polluent des lieux, des cultures. Des fois tu trouves des Mcdo dans des lieux touristiques, c'est aberrant.

Oui mais les locaux en profitent de cette modernité, ça se trouve il en voulait un de Mcdo...

.....

1. Les touristes.

A : Oui mais là le Mcdo il est pas pour eux, il est pour les touristes ! Je te dis, c'est comme au zoo, t'arrives et tu bouffes en regardant les animaux ... alors que nous on voudrait bouffer avec les lions ... sans se faire bouffer ... (rires).

.....

Est-ce que tu as eu un rapport particulier au climat ? Une relation avec le climat qui a influencé tes actions, tes déplacements ?

A : C'est une contrainte mais en même c'est ce que les gens qu'on rencontre sur place vivent, et c'est bien de le vivre avec eux, d'en faire l'expérience, qu'elle soit dure ou pas. Après c'est une contrainte pour plein de choses : le premier voyage, la 4L¹, pour la faire démarrer en hiver avec -20°C, il fallait attendre midi que le soleil tape sur le capot pour espérer qu'elle démarre, et on dormait dedans ... Fallait prendre ça en compte. Et ce qui est dur avec le fait de partir en hiver comme on l'a fait ensemble, c'est que ça demande une certaine organisation, il faut trouver un endroit pour mettre la tente assez tôt et chercher du bois avant la nuit, tu vis dehors. T'es aussi limité dans ta journée de stop, la nuit tombe vite et tes chances d'être pris sont réduites, et quand il pleut c'est pareil. Ou au Myanmar quand il faisait 40°C, je me levais tôt et à seize heures je faisais une sieste, j'ai jamais fait ça dans ma vie, ça change ton mode de vie. C'est un nouveau défi, tu dois t'y adapter.

Par contre on a pas évité des régions à cause du climat, on a aussi eu de la chance de pas tomber dans des extrêmes climatiques.

A : Oui mais on était prêts à tout vivre et on en a vécu beaucoup, entre le froid sec, le froid humide, le vent, la chaleur sèche, la chaleur

.....

1. Voyage en 2012-2013 au cours duquel Arthur rencontra Vincent Gelot. Ce dernier partait à la rencontre des communautés chrétiennes d'Orient à bord de sa 4L. Arthur resta deux mois en sa compagnie, en Turquie, Géorgie et Arménie.

*humide... la chaleur humide j'ai eu du mal, comme au Myanmar ...
le froid j'aime bien ...*

.....

T'as choisi quelle question-là ? Ah oui, est-ce que ton rapport à la nouveauté a évolué dans le voyage ? On peut partir de l'exemple du Taj Mahal.

A : C'est vrai que moi, tout ce qui est monuments historiques, ce que tu trouves dans les guides, ça me blase un peu. Parce que t'as vu d'autres merveilles ailleurs mais surtout parce que tu as compris que c'était pas le plus important dans ta façon de voyager. Tu voyages pas pour ça mais pour un ensemble et le problème c'est que le tourisme mets en valeur pratiquement que cet aspect du voyage : les sites touristiques, les merveilles du monde. On voyage pour aller voir des merveilles. Et ça fausse complètement le rapport qu'on peut avoir à un voyage, qui peut être beaucoup plus complet en fait. Et c'est vrai que quand on en fait tous un pataquès, qu'on fait une énormité d'un truc comme le Taj Mahal, parce que c'est à voir, on est forcément déçu. C'est pas LA chose à voir en Inde, y en a tellement d'autre qu'en fait c'est peu de chose le Taj Mahal.

Mais pour beaucoup c'est quelque chose à voir absolument et qui procure à plein de gens de beaucoup l'émotion ...

A : C'est clair, si t'arrives dans le pays ça va te faire ressentir quelque chose de fort très rapidement et en fait le sentiment qui est plus fort quand tu voyages longtemps, c'est celui qui t'est procuré par la rencontre surtout, tu vis le pays plutôt que de simplement en faire le constat. Le touriste est pas blasé, il adore ça. Il a vu la photo en vrai. Le voyageur comme nous on l'entend va au-delà je pense.

À partir de quand, et pourquoi, as-tu commencé à faire de nos déplacements constants un mode de vie ? Est-ce qu'il a un ou des faits marquants avec lesquels tu pourrais illustrer ta réponse ?

A : Déjà il y a le temps passé à voyager. Moi, j'ai la barrière des quatre mois. Au bout de quatre mois t'arrives à prendre du recul sur ta façon de vivre, dans le sens où au début c'est assez dur parce que t'as pas le temps de penser. Les choses de première nécessité : manger, chercher un endroit où dormir sont déjà stressantes. Donc tu vis à fond, dans le présent, pour ce que tu fais et t'as le temps de prendre des distances, mais au bout de ces quatre mois je suis à même de regarder ce que j'ai fait et d'analyser, d'avoir un jugement sur ma façon de vivre. Si tu l'acceptes cette période, c'est là que c'est dur, parce-que beaucoup arrivé au seuil, soit ça passe, soit ça casse, soit j'arrête, soit je pactise avec ce mode de vie. Je me souviens de mon premier voyage, en Turquie j'avais fait du stop toute une journée et je savais pas où j'étais, j'avais pas de carte, juste des noms de villes. J'ai marché une demie journée et je me suis dit « putain, je sais pas où je vais ». Et j'ai analysé ce que je faisais, ou j'étais et je l'ai accepté et à partir de ce moment-là c'était parti.

Et la seconde fois ? T'es rentré directement dans le bain du fait de l'expérience du premier voyage ?

A : Plus facilement mais quand même au départ je me suis posé des questions au Népal...

Ca faisait 5 mois qu'on voyageait quand on était la bas ...

A : Oui mais on avait plus cette fureur qu'on avait en Inde, c'était plus aussi spontané, c'était plus réfléchi, plus facile

C'est des facilités qu'on s'était presque imposées parce qu'on

était affaiblis aussi, non ?

A : C'est vrai, mais on commençait à plus avoir le sentiment de se mettre en danger je pense. Plus l'impression de pouvoir vivre des expériences plus fortes que celles qui avaient déjà été vécues. Il y a un moment donné où je sors du voyage, quand la date du retour est fixée. T'es dans deux endroits à la fois et forcément t'es plus aussi présent dans ce que tu fais tous les jours, tu te projettes. Tu vis déjà le retour et ça change ta manière de voyager. C'est l'impression de pas avoir le temps pour réellement exprimer ta liberté.

.....

Pourquoi est-ce que tu es parti la première fois ?

A : Parce-que ça faisait longtemps au lycée que je me disais que je partirai voyager. Je le disais et je commençais un peu à le penser... Mais aussi parce que quand tu parles d'un projet, même s'il est sous sa forme la plus abstraite, quand t'en parle à quelqu'un tu vas concrétiser cette idée. Cette personne va en parler aussi. Et des gens vont venir te voir et te dire « Alors ! Il paraît que tu pars en voyage ! ». Alors que t'as jamais pris la décision de partir encore, c'était une réflexion et plus ça va, plus les choses s'imposent à toi, c'est presque les autres qui prennent la décision à ta place. C'était une envie, mais la décision c'est les autres qui me l'ont fait prendre.

Et la deuxième fois ?

A : La deuxième fois j'avais envie de partir mais pas non plus de me sauver. Je voulais arrêter la philo, de revivre ce que j'avais vécu, mais je voulais pas que ça soit une fuite donc j'ai fait en sorte qu'on crée ce projet de film et ça a été la base de ma décision, « j'y vais et je réalise quelque chose ». Mais je l'ai pas vécu comme ça au final. Le film était secondaire, on filmaît beaucoup, mais pas tous les jours.

Des fois on filmait pour se donner bonne conscience ...

Et si tu repars ?

A : Pareil je pense. J'essaye de faire en sorte de repartir pour pouvoir rentrer. J'essaye de faire en sorte que ça soit un mode de vie en fait. Partir, rentrer...

.....

Qu'est-ce que le voyage en solo te permettait de faire par rapport au voyage en duo ? Et vice-versa.

A : Je l'ai bien vécu quand on s'est séparé au Myanmar¹. Quand tu te retrouves seul, tu retrouves une espèce de poésie, de par les silences. C'est de l'introspection. Quand t'es seul tu parles peu, le gros de la journée tu parles pas. Et le fait de parler c'est reconnaître la subjectivité de l'autre, une intersubjectivité. C'est réciproque. L'autre est extérieur à soi. Alors que quand tu parles, c'est comme si tu faisais partie du monde. Quand tu parles pas c'est plus « toi et le monde » mais « le monde c'est toi ». Et je trouve ça vachement reposant. A terme, à deux on est arrivé vers ce truc-là et c'était bien, mais avec Luc² par exemple c'était différent, ça marchait moins bien. On était plus une entité, on était trois, deux si on se compte comme un (rires).

Le voyage en duo ça permet d'être moins stressé, de prendre le truc plus tranquillement. Seul ça peut être violent. À deux t'as presque deux fois moins de choses à penser en termes d'organisation. Et il peut rien t'arriver. C'est un confort.

Si on prend en exemple le moment où on a campé dans la

.....

1. Pendant un mois.

2. En Inde avec Antoine, Luc nous a rejoints au Népal, où il a pris part au voyage pendant un mois.

montagne au-dessus de Trabzon, est-ce que c'est un moment que tu aurais préféré vivre seul, le fait d'être là-haut, camper, manger autour du feu ... est-ce que tu l'aurais fait déjà ?

A : J'ai fait des trucs comme ça seul. Mais les premières fois sont bizarres, une fois que tu as une routine dans ta façon de faire tu apprécies marcher une journée vers n'importe où et trouver un endroit sympa pour camper et être seul. À deux c'est différent.

Et le fait d'arriver en haut de cette montagne, d'avoir atteint ton objectif et en prime d'avoir une vue magnifique, est-ce que tu l'apprécies autant seul qu'à deux ?

A : Le plaisir que t'as à deux et pas seul pour ce genre de choses c'est bien que tu peux avoir la même satisfaction que tu sois seul ou à deux mais c'est un moment présent. Si tu en parles aux gens, personne pourra s'y identifier, tu seras seul avec ton souvenir. Et le fait de savoir que quelqu'un l'a partagé avec toi et a ce souvenir aussi, ça participe à la mémoire, et ça participe au plaisir sur la durée. Si t'es seul, tu peux dire que ce que t'as vécu était trop cool mais ... c'est moins beau s'il est pas partagé. Quoique sur le moment c'est peut-être plus beau, mais dans le souvenir non. C'est plus réel dans le temps. Tu peux la revivre à travers l'autre alors que seul c'est un peu dur, c'est comme un secret.

Et lorsque tu voyageais avec Pauline en Chine, le fait d'être un duo mixte a modifié ton approche des choses ?

A : Pas en Chine, mais dans d'autres pays peut-être. Je me sentrais presque responsable parce que voyager avec une fille occidentale dans des pays orientaux, c'est voyager avec quelqu'un ... le rapport que t'as avec cette personne, les gens l'auront pas. Comme la femme est pas acceptée dans la plupart des pays, ses droits son amoindris

donc c'est à toi de faire l'effort de donner des droits à cette personne, de la défendre. Parce que t'as toute une société qui les étouffe. C'est le cas en France mais à moindre échelle, on a beaucoup changé. Mais en Iran par exemple... il faut que tu te battes pour ses droits et t'as l'impression qu'elle est à ta charge parce que les gens la mettent à ta charge en fait. Les gens t'imposent un rapport à cette personne. C'est assez dur à vivre des fois.

Alors que quand tu voyages avec un mec, tout est plus simple, tout est taillé pour l'homme. Le monde est fait pour nous, l'Europe peut être pour hommes et femmes mais il y aura toujours un penchant pour l'homme. Ça doit être chiant pour elles...

.....

La fatigue physique ou morale a fait son apparition en même temps pour nous deux. À ton avis, ça a été un frein social et un obstacle à la découverte ?

A : Tu veux parler de l'Inde ?

Je veux parler de l'Inde oui, mais comme une résultante des premiers mois de notre voyage, ça aurait pu être n'importe où, mais bon ... pas de chance.... Est-ce que ça aurait pu te faire renoncer, abandonner ?

A : Oui, parce-que si à un moment donné t'es vraiment fatigué et tu sens que plus les jours passent plus ton état se dégrade, ou stagne un long moment, là ça peut être la panique. Mais bon, je pense que j'ai eu de la chance, à chaque fois ça m'a pas fait renoncer parce-que c'était pas si sévère.

Je pose cette question parce-qu'en Inde, sur la fin, je pensais que j'allais être comme ça toute ma vie, que j'allais jamais m'en sortir ... tu te souviens de mon état à Vârânasî ...

A : Oui, là j'avais peur pour toi... ça c'est aussi quelque chose qui m'a stressé du fait qu'on voyage à deux. C'est qu'il arrive quelque chose à l'autre. Si tu crèves en moto c'est la panique, c'est à moi de contacter les gens, c'est horrible, le risque que tu prends, je le prends pour toi...

C'était des situations assez ponctuelles quand même... au-delà de ça je me sentais pas plus responsable de toi, j'avais confiance.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Entretien avec Sophie

Étudiante et amie, partie étudier un an à Bangkok. Le 23 mai 2016.

Tu as vécu une année à Bangkok entre 2014 et 2015 mais aussi au Cambodge au deuxième semestre de 2015.

C'est une région du monde qui est très prisée par les touristes, et notamment les touristes à la recherche de « tourisme sexuel ». Est-ce que c'est perceptible quand on vit là-bas ?

Sophie : *Tu veux parler du tourisme sexuel « enfant » ou « adulte » ? Enfant, il y a qu'au Cambodge. À Bangkok pas du tout, les lois ont changé et donc c'est beaucoup moins visible, il faut aller dans des endroits très spécifiques pour le voir, notamment Soi Cow-boy¹. Mais au Cambodge c'est visible partout, dans la capitale, dans tous les bleds, partout y a du tourisme sexuel axé sur les enfants. Il paraît qu'en Thaïlande ils ont vraiment tenté de verrouiller ce type de tourisme, je parle des enfants, du coup maintenant les gens vont au Cambodge où les lois sont plus laxistes. Mais le tourisme sexuel « adulte » y en a aussi en Thaïlande. Quand je suis retournée à Bangkok je me suis retrouvée dans un hôtel de prostituées sans le savoir, c'était impressionnant. Au Cambodge, là où je faisais mon stage, c'était la plus grosse ville à la frontière avec la Thaïlande et c'était considéré comme la capitale de la pédophilie.*

Les vendeurs de sexe et les touristes s'affichent pleinement là-bas ?

S : *Ouais, dans mon hôtel y avait que ça, c'est à dire qu'on voit*

.....

1. Rue de Bangkok célèbre pour ses bars et l'offre sexuelle proposée.

des vieux monsieurs qui pourraient être mon grand-père avec des petits garçons et des petites filles, jour et nuit, tous les jours. C'est terrible...

C'est aussi aisé de se procurer un enfant que d'aller boire un verre en fait ?

S : Ah oui c'est clair, c'est un truc de dingue. Au Cambodge j'ai vu que des touristes avec des enfants, pas de femmes adultes.

C'est que les touristes qui en profitent ou les locaux ? Pour les deux pays.

S : Alors au Cambodge je sais pas trop, j'ai vu que des touristes. En Thaïlande je pensais qu'il y avait que des étrangers mais en fait à l'hôtel où je me suis retrouvé, c'était un quartier thaï, et il y avait que des thaïs qui consommaient. Pas d'expat' ou de touriste. Alors ça dépend des secteurs, à Soi Cow-boy il y aura que des étrangers à la recherche de prostituées, dans les autres quartiers plus authentiques ce sera une classe thaï plutôt riche qui ira dans des endroits locaux.

Je lisais tout à l'heure qu'aujourd'hui il y a plus d'un milliard de touristes par an qui voyagent dans le monde et que 10 % d'entre eux choisiraient leur destination selon l'offre sexuelle sur place. Est-ce que tu penses que c'est des chiffres qui correspondent avec ce qu'il peut se passer en Thaïlande ?

S : Ouais, ouais. C'est un truc de malade. Après t'as la prostituée que tu vas chercher le soir et le massage avec finition. Combien de jeunes de mon âge j'ai entendu dire dans l'avion « cool on va faire le massage avec finition ! » c'est la première chose qu'ils disent en arrivant et ils y vont que pour ça, c'est ça qu'ils veulent, qu'ils cherchent, ils cherchent pas l'architecture, les temples, les paysages,

les plages, c'est la prostitution parce qu'ils savent que pour cinq euros ils auront une pipe.

Est-ce qu'il y a un profil type du touriste sexuel ?

S : De ce que j'en ai vu j'aurais tendance à dire que les personnes âgées vont vers les enfants et les jeunes vers les prostituées et à Soi Cow-boy y a de tout, ça dépend. Après les thaïs locaux qui consomment c'est les trentenaires et quadragénaires encore jeunes et riches qui profitent.

Y a pas une nationalité plus représentée qu'une autre ?

S : Non, c'est des occidentaux mais j'ai pas vraiment remarqué de forte tendance pour une nationalité.

Tu vois, par exemple, j'étais dans mon ONG² et quand j'étais au Cambodge, on m'a envoyé dans le sud, on savait que c'était la capitale du tourisme sexuel « enfant » et ils ont pas voulu m'envoyer seule, parce que c'était trop dangereux pour moi, en tant que femme, donc ils m'ont fait partir avec deux gars, qui avaient rien à voir avec l'architecture mais qui avaient envie de faire du bénévolat pour assurer ma sécurité sur place. Donc sur place je pouvais pas marcher seule dans les rues. C'était mon escorte. C'est devenu des amis ensuite mais disons que les ONG ont conscience du problème et mettent en place une sécurité quand même.

Tu as voyagé seule là-bas ?

S : Oui au Cambodge. Et j'étais pas très sereine à un moment. J'avais pris un tuk-tuk pour aller visiter un truc à la journée, fallait partir loin. Et à un moment je me suis retrouvée seule avec le conducteur

.....

2. Building Trust International.

qui était hyper insistant sur la question du mariage et je me suis dit mais là il peut faire ce qu'il veut de moi, il peut me tuer au milieu de la jungle et personne ne le saura. Et au Cambodge beaucoup plus qu'en Thaïlande, t'as ce sentiment d'insécurité. Il peut t'arriver des choses, y a pas de limites.

Pourquoi au Cambodge plus qu'en Thaïlande ?

S : Parce-que c'est beaucoup moins développé et du coup la pauvreté engendre des pratiques, comme prostitution et prostitution infantile - fois mille par rapport à la Thaïlande - et donc il y a des comportements tu vois, ils ont un rapport à la femme différent.

S : Donc la place de la femme n'est socialement pas la même ?

Ah non pas du tout, après à Phnom Penh³ tu le ressens pas mais dans les villages oui.

C'est la seule fois que t'as voyagé seule ?

S : Au Cambodge oui. J'ai voyagé avec une amie ensuite, mais on a eu des emmerdes, on s'est fait suivre. C'est pas un climat de confiance, ça en tant que femme je le conseillerais pas.

Donc tu penses t'exposer à plus de risques en étant une femme ? Juste parce que le regard des hommes est différent ? Est-ce que t'as pas l'étiquette du touriste qui apporte un peu de tolérance ?

S : Non justement c'est doublement pire je pense. Parce qu'être une touriste, femme, étrangère, blanche et blonde, t'es catalogué dès le

.....

3. Capitale du Cambodge et plus grande ville avec 1.5 million d'habitants

début. Tu peux essayer de te camoufler mais les regards pèsent quand même sur toi. Il y a pas trop de limites. Au Cambodge ils se disent pas encore que le touriste peut être une manne financière, ils sont pas encore au stade « servons nous d'eux pour gagner notre vie », mais ça va venir.

Quand tu étais en Thaïlande tu étais avec Maxime. Est-ce que le fait d'être avec un homme change les choses ?

S : Oui, je pense que je me suis moins enfermée en Thaïlande parce qu'on était en petit groupe - et la population a appris à vivre grâce aux touristes. Ça change la donne, au Cambodge j'étais seule.

Chalo

Le film du voyage.

On est parti avec une idée en tête, faire un film, un documentaire sur notre voyage. Aucun de nous n'avait fait ça avant. Alors on a filmé, assez peu au début - je me souviens encore d'Arthur me dire : « *tu filmes pas ?* » - puis de plus en plus, des gens, des paysages, des situations insolites ou tout à fait banales, l'un et l'autre. Il n'y a jamais eu de scénario, ou de fil conducteur, nous amenant à filmer ça plus qu'autre chose. On savait une chose : il n'y aurait pas de voix *off* et on évitera de s'adresser directement à la caméra. On voulait déjà éviter de produire un film de vacances ordinaire.

En sept mois de voyage en duo, on a amassé des centaines d'heures de *rush*, de temps de vidéo, qu'on visionnait parfois au jour le jour, parfois à la fin de la semaine. Tout était stocké sur disque dur.

À Istanbul, en novembre, on a tout perdu. Tout ce qui n'était plus sur nos cartes mémoires a disparu. Un coup dur. Mais on a continué de filmer, Arthur a acheté un nouveau disque, on copiait tout en double sur son petit ordinateur.

On a commencé à travailler sur le montage en septembre, et on a fini début juin, comme le voyage. Par le montage, on a tenté de raconter notre périple, de retranscrire nos émotions, notre démarche et l'état d'esprit dans lequel on était. Alors, comme sur la route, on s'est débrouillé avec les images que l'on a prise, mais aussi avec des références externes partagées, des éléments d'actualités importants à nos yeux, des morceaux écoutés en voyage, des enregistrements.

C'est une invitation au voyage, un ensemble de souvenirs, et une page qui se tourne.

..... *Chalo*

Pour visionner le film, m'écrire à l'adresse suivante :

vincent.baisnee@gmail.com

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

.....Bibliographie

Amirou Rachid, 1995, *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, Paris, Presses universitaires de France.

Arendt Hannah, 1951, *Le système totalitaire*.

Augé Marc, 1994, *Le Sens des autres*.

Babeau Albert, 1885, *Les voyageurs en France ; depuis la renaissance jusqu'à la révolution*, librairie Firmin-Didot et Cie, p. 189.

Badie Bertrand & Sadoun Marc, 1996, « *L'Autre comme catégorie philosophique : remarques sur les fondements logiques et métaphysiques de l'altérité* », in *L'Autre*, études réunies pour Alfred Grosser, Presses de Sciences Po.

Baudelaire Charles, 1857, *Le Voyage*, in *Les fleurs du mal*, Auguste Poulet-Malassis.

Barbe Frédéric, 2016, *Le voyage masse, écrire ses récits de voyages aujourd'hui*, éditions à la criée.

Barthes Roland, 1957, *Mythologies*, Éditions du Seuil, Paris.

Bastié Eugénie, interview **De Viry Marin**, juillet 2014, « *Tourisme pour tous ! Comment la modernité a tué le voyage* », parut dans Figarovox.

Bourbeillon Corinne interview **Christin Rodolphe**, octobre 2008, « *Le tourisme a-t-il tué l'esprit du voyage ?* », sur <http://petitesbullesdailleurs.fr>.

Bouvier Nicolas, 2001, dans sa préface à *Paroles de voyageurs*, textes recueillis et présentés par Christian Robin, Albin Michel.

Bouvier Nicolas, 1963, *L'usage du monde*, Librairie Droz.

Boyer Marc, 2005, *Histoire générale du tourisme du XVI^{ème} au XXI^{ème} siècle*, Éditions L'Harmattan, p. 5-7.

Brown Louise, 2000, *Sex Slaves. The Trafficking of Women in Asia*, Londres, Virago Press.

Castel Robert, 2003, *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil/La république des idées.

- Cerisier Fabien**, « *L'auto-stop* », essai sociologique.
- Ceriani Giorgia, Duhamel Philippie, Knafou Remy, Stock Mathis**, 2005, « *Le tourisme et la rencontre de l'autre. Voyage au pays des idées reçues* », in *L'autre, Critiques, cultures et sociétés*.
- Citton Yves**, *L'écologie de l'attention*, entretien par Ariel Kyrou pour culture mobile : <http://www.culturemobile.net/visions/yves-citton-ecologie-attention#ancree-video>.
- Davidson Robyn**, 1995, *Tracks*, Vintage.
- Debord Guy**, décembre 1956, *Théorie de la dérive*, in *Les Lèvres nues* n°9.
- De Viry Marin**, 2010, *Tous touristes*, Café Voltaire, Flammarion.
- Dewailly Jean-Michel & Flament Émile**, 2000, *Le tourisme*, collection « *Tourismes et sociétés* », p. 10.
- Dictionnaire de français Larousse en ligne**, larousse.fr.
- Formoso Bernard**, 2001, *Corps étrangers. Tourisme et prostitution en Thaïlande*, Anthropologie et Sociétés, Québec, Université Laval, Vol. 25, n°2, 4e trimestre, p. 55-70.
- Honoré Carl**, février 2007, conférence *In Praise of Slowness*, Ted Talk.
- Krakauer Jon**, 1996, *Into the Wild*, Villard.
- Le Breton David**, 2000, *L'éloge de la marche*, éditions Métailié.
- Lévi-Strauss Claude**, 1955, *Tristes Tropiques*.
- Littré Emile**, 1874, *Le Nouveau Littré*.
- Magazine du Centre G. Pompidou** n°94, 1996.
- Miller Henry**, 1945, *The air-conditioned nightmare*, New York: New Directions.
- Michel Franck**, 2003, *Le tourisme sexuel en Thaïlande : une prostitution entre misère et mondialisation*, Téoros.
- Michel Franck**, 2013, *Du voyage et des hommes*, livres du monde.
- Monnerais Thomas** interview **Paquot Thierry**, septembre 2014, « *Le voyage contre le tourisme* », in *Alternatives Internationales* n° 64.
- Moysset Laure**, 3 avril 2016, « *L'auto-stoppeur agresse des retraités au couteau à Sainte-Marie-la-Mer* », parut dans *L'indépendant*.
- OMT**, « *Comprendre le tourisme : Glossaire de base* », sur le site de

l'Organisation mondiale du tourisme, unwto.org.

Onfray Michel, 2006, *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, Le Livre de Poche.

Orwell Georges, 1934, *Burmese days*, Harper & Brothers.

Paquot Thierry, 2005, *L'autre comme ailleurs*, in *Villes, voyages, voyageurs*, L'Harmattan, p. 23, 25.

Pratt Hugo, 1974, *Corto Maltese en Sibérie*, éditions Casterman.

Rimbaud Arthur, mars 1870, *Sensation*, Texte du recueil confié à Paul Demeny.

Roux Sébastien, 2009, *Le savant, le politique et le moraliste. Historiographie du « tourisme sexuel » en Thaïlande*, A contrario 1/ n° 11, p. 28-42.

Roux Sébastien, 2011, *No money, no honey. Economies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*. Paris, La Découverte.

Stanton Andrew, 2008, *Wall-E*, Pixar & Walt Disney Pictures, film.

Stirner Max, 1844, *L'Unique et sa propriété*, éditions Labor.

Stonehouse Roger, janvier 2002, *An odd couple*, photographie.

Tissier Jean-Louis, Lapouge Gilles, Lézy Emmanuel, Lasseur Maud, mai 2001, « *Géographie et voyage* », cafés géographiques de Paris.

Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, 1843.

Urbain Jean-Didier, 2002, *L'Idiot du voyage : Histoires de touristes*, Poche.

Verlomme Hugo, janvier 1999, extrait du magazine Transfert.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR